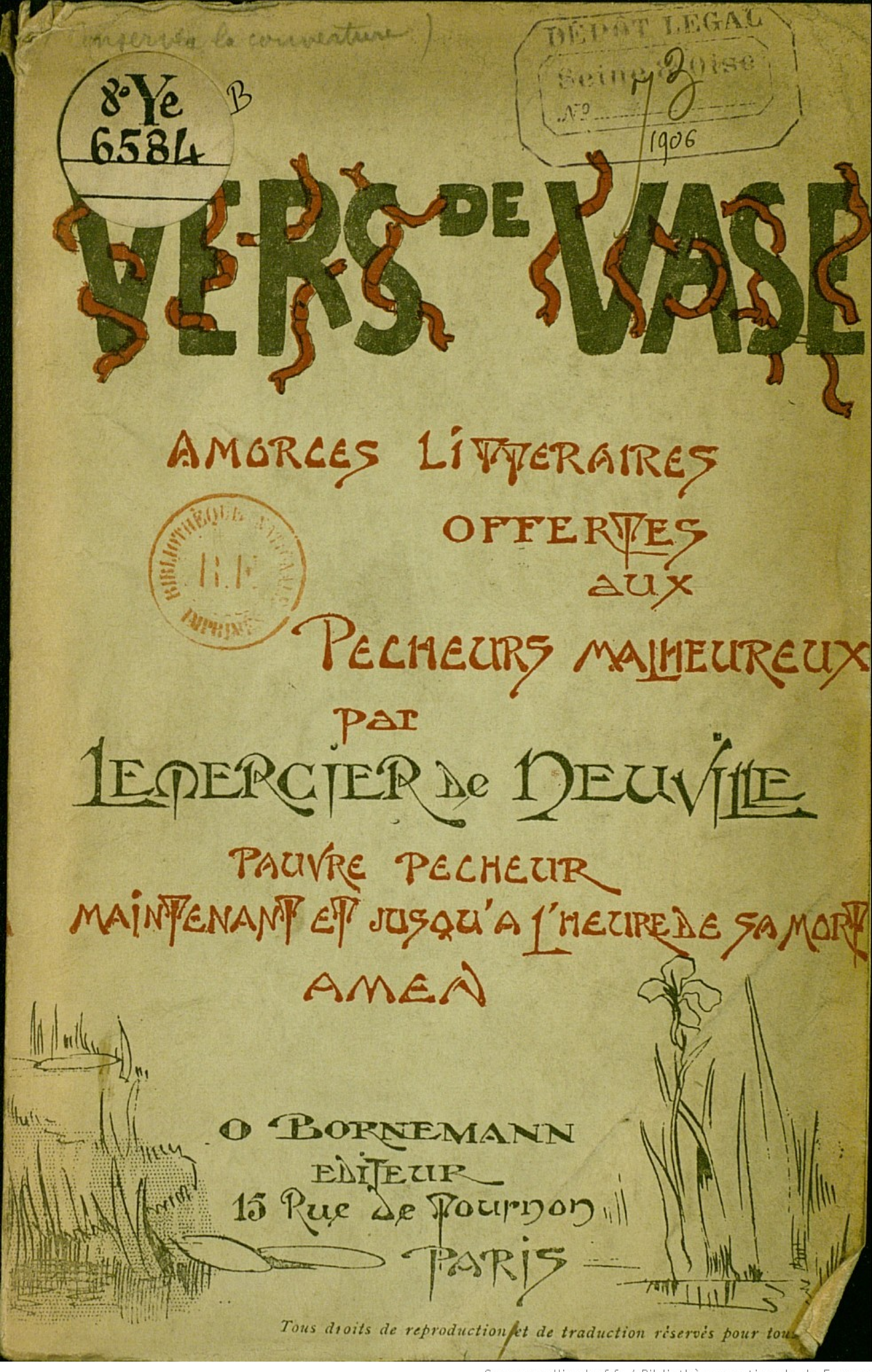
Vers de vase : amorces poétiques offertes aux pêcheurs malheureux / par Lemercier de Neuville...





VERS DE VASE
AMORCES LITTERAIRES
OFFERTES
AUX
PECHEURS MALHEUREUX
PAR
LEMERCIER DE NEUVILLE
PAUVRE PECHEUR
MAINTENANT ET JUSQU'A L'HEURE DE SA MORT
AMEN
O BORNEMANN
EDITEUR
15 Rue de Tournon
PARIS



VERS DE VASE

VERS DE VASE

AMORCES POÉTIQUES

OFFERTES

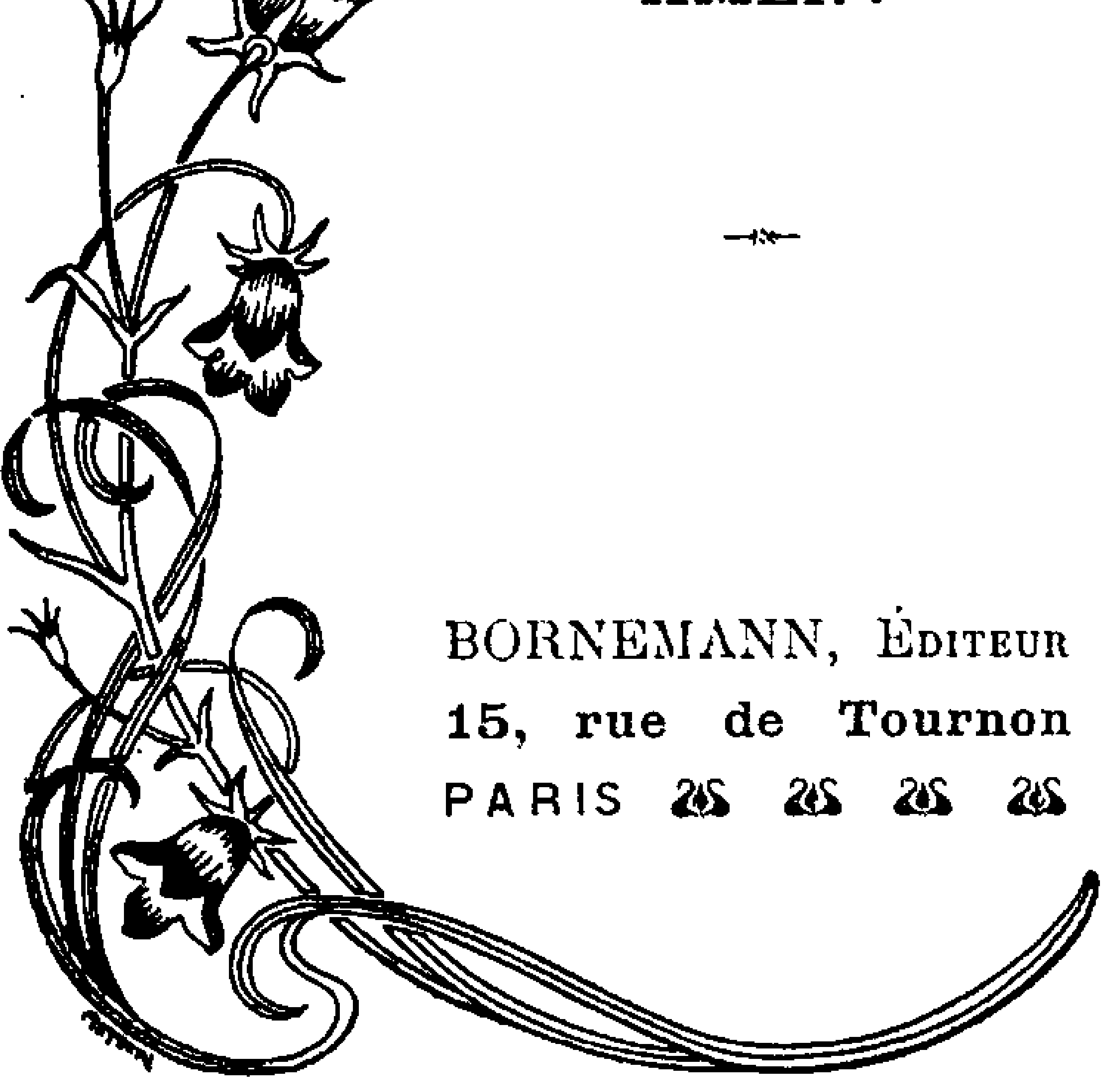
AUX PÊCHEURS MALHEUREUX

PAR

Lemercier de Neuville,

Pauvre Pêcheur
maintenant et jusqu'à l'heure
de sa mort.

AMEN !



BORNEMANN, ÉDITEUR
15, rue de Tournon
PARIS

Au Lecteur.

Dans les nuits d'été, à l'heure chaude, alors que les poissons ne mordent plus, le pêcheur pose sa ligne et, s'il ne s'endort pas, s'ennuie ferme jusqu'au moment où le soleil gagne insensiblement le couchant. Que faire alors pour chasser le sommeil et tromper l'ennui ?

Prendre ce livre et le feuilleter.

Sous une forme littéraire, vers et prose, il ne contient que des anecdotes de pêche, des croquis de pêcheurs et même des conseils à l'usage des débutants et, comme les chapitres sont courts et les sujets variés, il est facile à digérer.

Et puis, pour les pêcheurs solitaires, c'est un compagnon muet qui n'effarouche pas le poisson.

Calendrier du Pêcheur

CALENDRIER DU PÊCHEUR

I

JANVIER

Voici l'hiver avec son lugubre cortège,
Tu peux, brave pêcheur, dire à la pêche adieu;
Il fait un temps de chien, il pleut, il gèle, il neige,
Le mieux est de rester tranquille au coin du feu.

Là, tu seras bien mieux que dans tout autre lieu
Que la bise fréquente et que le vent assiège;
Au bord de l'eau, crois-moi, ne place pas ton siège,
Ton nez rapidement deviendrait rouge et bleu.

Que prendrais-tu d'ailleurs? Quelque brochet vorace
Qui par hasard viendrait s'égarer sur ta place,
La perche chasseresse ou le gardon flémard?

Encor n'est-ce pas sûr? — Mais si ton fanatisme
Te fait braver le vent, la pluie et le brouillard,
Tout ce que tu prendras, c'est un beau rhumatisme.

II

FÉVRIER

Je te l'avais prédit, la goutte est survenue
Et te voilà couché, maudissant le destin ;
Tu connais maintenant cette douleur aigüe
Qui vous prend dans la nuit et s'accroît le matin.

Tu trouves le temps long, ta journée est perdue,
Penses-tu ? — Ton journal dit dans son bulletin :
« *La Seine vient d'avoir une assez forte crue*
« *Les pêcheurs sur ses bords y font un gros butin.* »

Et tu voudrais te joindre à leur fière cohorte !
Ne te dérange pas, laisse close ta porte,
Lis ! Ça t'empêchera toujours de t'ennuyer ;

Ce que dit le journal est une affreuse blague,
Son rédacteur est un farceur, il extravague :
On ne prend rien de plus ce mois-ci, qu'en janvier.

III

MARS

Après les mois glacés qui commencent l'année
Mars arrive escorté d'un rayon de soleil;
Tu peux rester chez toi toute la matinée
Et, sans être inquiet, prolonger ton sommeil.

Mais si la goutte a pris congé de ton orteil,
L'après-midi, va-t-en commencer ta journée;
Ne pêche pas avant, crois-moi, suis mon conseil;
La carpe, pour manger, fait alors sa tournée.

Reste au bord, les poissons sont encor dans leurs trous,
Sous les herbes, sous les racines, les cailloux,
Au pied des arbres morts, dans la souche pourrie.

Pêche au ver de terreau, la carpe en fait grand cas,
Et dans ce mois, d'ailleurs, elle ne prendrait pas
La boulette de pain avec le miel pétrie.

IV

AVRIL

Encore un mois perdu pour le pêcheur tenace !
La sève fait partout éclater les bourgeons,
L'hirondelle revient tournoyer dans l'espace,
Les insectes ailés volent autour des joncs.

La nature renaît. La verdure remplace
Le squelette de l'arbre et les petits goujons
Sous les herbes s'en vont frayer de place en place
Des canards affamés redoutant les plongeons.

C'est le moment du frai. Période importante !
Car, lorsqu'il est détruit, le pêcheur se lamente.
Pas de poissons ! Ils ne se sont pas reproduits.

Et, nécessairement, la récolte est perdue !
Rien à faire en ce mois, la pêche est défendue
A moins de s'essayer à pêcher dans un puits.

MAI

Voici le mois de mai, voici le mois béni !
Dans les bois parfumés les amoureux s'égarent
Les corps entrelacés, en quête d'un doux nid.
Les marronniers touffus de blanches fleurs se parent !

Mais, voyez, à l'endroit où les barques s'amarrent
Cet obstiné pêcheur au front tout rembruni,
Devant l'eau qui s'enfuit ses yeux brillants s'effarent,
De ses engins de pêche il ne s'est pas muni.

Car il sait, — cependant la rivière l'invite, —
Que dans le mois de Mai la pêche est interdite ;
Il a vu sur le mur le décret affiché.

Aussi vous comprenez qu'il ait un air revêche
Et maudisse ce mois si bon pour le péché
Mais malheureusement si mauvais pour la pêche !

VI

JUIN

Jusqu'au vingt, rien à faire; il faut s'en consoler
En préparant tous ses engins bien à son aise :
Le crin que tout d'abord il faut détortiller,
Puis le crin de Florence et la racine anglaise;

Les hameçons qu'on doit avec soin surveiller,
Et se munir surtout de quatorze et de treize,
Ce sont ceux que l'on doit constamment employer;
(Les meilleurs hameçons sont de marque irlandaise).

L'épuisette, voyez comment est son filet;
Bref, mettez en état tout l'attirail complet
Vous voici donc prêt pour le jour de l'ouverture.

Par malheur, le poisson fraye encore partout;
Vous en prendrez, mais vous n'en prendrez pas beaucoup
Ne vous flattez donc pas d'une bonne friture.

VII

JUILLET

Et maintenant voici le bon mois pour pêcher!
Si tu veux réussir, il est indispensable
Avant tout de sonder le fleuve pour chercher
Un fond égal, uni, surtout un fond de sable.

Quand tu l'auras trouvé, tu devras attacher
Avec soin ton bateau; qu'il ne soit pas instable;
Puis amorcer beaucoup, sans bruit, pour allécher
Le poisson, qui sera ta proie inévitable.

Jette ta ligne alors, tu prendras sûrement
Chevesnes, barbillons, gardons également,
Avec un grain de blé, gonflé dans l'eau bouillante.

Pour la carpe, il vaut mieux n'employer que le pain
Ou la fève et surtout pêcher de bon matin;
Mais tu ne la prendras qu'à la ligne dormante.

VIII

AOUT

Peut être, dans ce mois de chaleurs étouffantes
Dans le milieu du jour aimes-tu mieux dormir?
Car le poisson mord mal, nul appât ne le tente,
Et tu ne prendrais rien, je dois t'en avertir.

Le matin et le soir, voilà l'heure excellente!
Va donc! Comme en juillet, satisfais ton désir,
Choisis ta place et pêche à la ligne dormante
Et certes tu n'auras pas à t'en repentir.

Au bord de ton canot installe bien ta ligne;
Mais ne fais pas de bruit, car la carpe est maligne;
Et lorsque tu verras s'agiter ton flotteur,

Ferre! Mais pas trop tôt, car l'adroite commère
Pourrait se détacher. — Une carpe ordinaire,
Vaut dix autres poissons de la même grosseur.

IX

SEPTEMBRE

La chasse vient d'ouvrir, peut-être es-tu chasseur ?
Que vas-tu préférer? Les champs ou la rivière?
La chasse nuit toujours à la pêche, sa sœur.
C'est pourtant dans ce mois que la pêche est prospère.

D'abord, on prend de tout : c'est l'ablette légère,
La perche, le goujon, le brochet voyageur,
Le chevesne goulu, la perche goujonnière,
La brème plate et le barbillon, fier lutteur !

Quand tu battrais la plaine et le bois pour abattre
Quelques rares perdrix, quelque lapin folâtre
Tu ne trouverais pas autant d'émotion

Qu'à sentir, retenu par ton crin qui résiste,
Un énorme poisson, surpris à l'improviste,
Qui fait courber ta gaule et craquer ton scion !

X

OCTOBRE

La chaleur a cessé. Les feuilles jaunissantes
Tombent en tournoyant sur le fleuve grossi ;
Mois de pluie, où le vent exerce ses tourmentes
Et gêne les travaux du pêcheur endurci.

Pourtant, il est encor de beaux jours, Dieu merci !
Et l'on peut, si l'on n'a pas peur des eaux courantes
S'emparer du brochet et de la perche aussi
Qui chassent sur le bord des rives verdoyantes.

C'est donc au bord qu'il faut pêcher, dans un remous ;
Dans ce mois, les poissons se cachent dans leurs trous.
En outre, se lever matin est inutile.

Mais lorsque le soleil décline à l'horizon
On doit plier bagage et puis, d'un pas agile,
A travers le brouillard regagner sa maison.

XI

NOVEMBRE

Si tu n'es pas lassé, pêcheur, reviens encore
Au bord du fleuve où tu fus heureux tout l'été;
Seulement garde-toi d'y venir dès l'aurore,
L'après-midi suffit à ton activité.

Alors que le soleil de ses rayons décore
Les lointains estompés, tu peux en vérité
Te payer ce plaisir, que le profane ignore,
De prendre une friture avec rapidité.

Si tu vois s'éloigner le poisson que tu cherches,
Ne te désole pas et songe que les perches
Sont sur le coup, qu'il faut les prendre ; pour cela,

Mets à ton hameçon, — du dix, — un ver de terre
Et tiens bien ton roseau; si ta flotte légère
S'enfonce, laisse aller, et puis ferre! — Et voilà!

XII

DÉCEMBRE

Du fleuve aux flots glacés les rives sont désertes,
Les arbres dans les airs profilent leurs grands bras
Qui ne se cachent plus sous leurs parures vertes.
Adieu feuilles et fleurs ! C'est le temps des frimats !

Le jour se lève tard; le soleil est plus bas ;
On ne peut plus laisser les fenêtres ouvertes;
Sur le pavé mouillé le gel met son verglas
Et retarde le pas des servantes alertes.

Mais l'enragé pêcheur ne prend pas de repos.
Malgré l'horrible froid, il est toujours dispos ;
Mais, il a beau jeter la séduisante amorce,

Le poisson ne veut pas se laisser allécher,
Il reste dans ses trous ! — Aussi pourquoi pêcher
D'un temps pareil, surtout quand rien ne vous y force !

Ces douze sonnets ont paru de mois en mois, pendant l'année 1899. Dans le journal : *La Pêche Moderne* de MM. Wyers frère.

LE PÊCHEUR A LA LIGNE

I

Le français, né malin, créa le ridicule.
Il en trouve dans tout et raille sans scrupule
A tort et à travers les choses et les gens.
Et bien, si nous étions vraiment intelligents,
Nous devrions calmer ce grand désir de rire
Ainsi que ce besoin inné de la satire;
Tout au moins, il convient de le spécifier.
Par exemple, comment peut-on justifier
Le sourire niais, la grimace maligne
Que provoque toujours un pêcheur à la ligne ?
On ne se moque pas du chasseur, cependant ;
Celui-ci n'est-il pas de l'autre le pendant ?
Ne sont-ils pas tous deux en quête d'une proie ?
Pourquoi donc celui-ci provoque-t-il la joie
Ironique et pourquoi l'autre est-il épargné ?
Cette injustice-là m'a souvent indigné.
Je veux la réparer dans ces vers que j'aligne
En réhabilitant le pêcheur à la ligne !

Et d'abord savez-vous ce que c'est qu'un pêcheur ?
Vous ne voyez en lui qu'un être inférieur
Qui trouve son plaisir au bord d'une rivière
Et dont la patience au moins est coutumière ;
Vous croyez qu'il n'a rien au fond de son cerveau,
Que son seul objectif est un poisson nouveau

A joindre aux précédents et que sa patience
Avec l'idiotisme a quelque ressemblance;
Et, comme en pêchant vous n'avez jamais rien pris,
Ce que vous ressentez pour lui, c'est du mépris !
Eh bien, quitte à passer pour son panégyriste,
Le pêcheur vaut bien mieux; d'abord, c'est un artiste,
Un philosophe aussi, puis enfin un savant;
Et je vous convaincrai peut-être en le prouvant.

II

Artiste ! Certes ! Comme il comprend la nature !
Il part dès le matin, à l'aube ; aucun murmure
Sur le fleuve caché par un long rideau gris.
Et ce rideau c'est un tableau sans coloris
Estompé vaguement, une espèce d'esquisse
Qui du sujet traité donne à peine l'indice.
Le pêcheur un moment admire et sans retard
Dirige son canot au milieu du brouillard.
Mais bientôt les massifs des grands arbres se groupent,
Les plans sont étagés, les contours se découpent,
Puis insensiblement, sur toutes ces pâleurs
On voit comme un lavis de diverses couleurs ;
D abord le bleu du ciel, trouble dans l'air humide,
Et qui, dans un moment, va devenir limpide ;
Puis les verts, qui dans l'eau projettent leurs reflets,
Enfin à l'horizon les lointains violets.
La Nature s'habille et va se faire belle !
Ce tableau-là, ce n'est encor qu'une aquarelle.
Mais voici le soleil qui monte à l'horizon ;
C'est lui qui, déployant son ardente toison
Va donner les valeurs, accentuer les ombres,
Jeter ses flèches d'or au creux des endroits sombres,

Et, peintre génial, d'un seul coup de pinceau,
Va faire palpiter et vibrer le tableau
Et le signer aussi ! Mais, allez-vous me dire,
Dans ceci le pêcheur n'a rien fait. — Il admire !
Il comprend, il s'émeut, il demeure enchanté
Devant ce rêve qui devient réalité !
— Il en est de bornés et dont l'âme résiste,
Mais celui qui comprend ainsi l'art est artiste

III

Le pêcheur est savant ! Il n'est pas, c'est certain,
Absolument farci de grec et de latin,
Il n'a pas obtenu des prix académiques,
Je crois même qu'il est faible en mathématiques,
Qu'il ignore l'histoire et que nos bons auteurs,
Poètes renommés ou bien littérateurs,
Lui sont tous inconnus et, je puis même dire
Que, si dans un journal parfois on le voit lire,
C'est pour utiliser du temps perdu ; de fait
Il attend que l'amorce ait produit son effet.
Mais, si j'ai signalé d'abord son ignorance,
Je vais vous dévoiler maintenant sa science :
Il connaît le poisson, sa nature, ses mœurs ;
Le fleuve qu'il fréquente avec ses profondeurs,
Ses appats préférés selon le mois et l'heure,
Sous l'eau profonde il sait découvrir sa demeure,
Il connaît les engins qui doivent le capter,
L'hameçon spécial qu'il convient d'adopter,
Les pronostics du temps, et puis, avec adresse,
Il sait habilement fabriquer une tresse
Avec des crins, de même empiler l'hameçon
Et surtout, connaissant les ruses du poisson,

Ferrer à temps! Enfin, à la touche discrète,
Il reconnaît si c'est la brème ou bien l'ablette
Qui vient de mordre, avant de la sortir de l'eau,
D'avoir senti son poids et levé son roseau.
Croyez-moi, ce n'est pas une facile étude;
La science d'ailleurs s'unit à l'habitude.
Je puis vous assurer, malgré votre air railleur,
Qu'il faut beaucoup de temps pour faire un bon pêcheur.

IV

J'arrive maintenant à ma dernière strophe.
J'ai dit que le pêcheur était un philosophe,
Eh bien oui, le pêcheur d'abord n'est jamais las,
Il est très patient, ne se rebute pas ;
L'insuccès ne lui fait pas perdre l'espérance;
Rien ne le décourage; il croit à sa science!
Malgré tous ses calculs, il est souvent déçu
Et voit souvent rater le plan qu'il a conçu,
Qu'importe! Après l'échec constant d'une journée,
Son âme n'en est pas autrement chagrinée,
Il rentre en son logis et, quand il est couché,
Il dit: Je n'ai rien pris, c'est égal! J'ai pêché!
Avez-vous comme lui l'humeur toujours égale?

O vous qui ne prenez de poisson qu'à la halle
Et, la plupart du temps, ne le prenez pas frais,
Tachez de n'être plus si railleurs désormais,
Qu'il soit victorieux, ou bien qu'il ait la guigne,
Respectez un peu mieux le pêcheur à la ligne!

LE PÊCHEUR CORRECT

Monsieur Bienassis, cinquante ans, bedonnant légèrement, est un pêcheur convaincu qui ne fait rien par à peu près et serait désolé de lever un poisson qui ne serait pas pris dans les règles.

On dit qu'il est maniaque, il n'en est rien ; il a de l'ordre, voilà tout. Il tient à ce que son bateau soit écopé et propre. Il a des places pour ses différents ustensiles : à l'avant, dans des boîtes spéciales sont ses différentes amorces, car il a la collection toute entière : asticots, blé cuit, ver de terreau, ver de vase, fromage, raisin, mie de pain, etc. On ne le prend pas sans ver ! (Calembour obligatoire qu'il plaçait de temps en temps dans la conversation).

A côté, se trouve sa boîte d'accessoires de pêche: dégorgeoir, ciseaux, plomb, sondes, crins, racines, flotteurs, anneaux, hameçons, etc.

Derrière lui le baquet de terre glaise pour faire des pelottes, à ses pieds une éponge.

Il place son épuisette à sa gauche et sa ligne à sa droite ; sa chaise est disposée entre les deux.

Son premier soin est d'amorcer le coup : il pétrit la terre glaise avec des asticots et du blé et fait une douzaine de boulettes qu'il jette à l'amont, puis il lave ses mains avec son éponge, s'essuie avec sa serviette et, jetant un regard circulaire, il esquisse un sourire de satisfaction.

Il prend alors sa ligne à laquelle il accroche une sonde et consulte la profondeur de la rivière. Il règle ensuite son flotteur et accroche deux asticots à son hameçon, s'il pêche au gardon, il met du ver de vase si c'est à la brème, du fromage ou du ver de terreau si c'est au chevesne ou au barbillon, une fève de marais si c'est à la carpe.

Alors il consulte sa montre et jette sa ligne.

M. Bienassis est très patient parce qu'il sait qu'il pêche bien et qu'à l'endroit choisi et amorcé par lui personne ne prendra du poisson s'il n'en a pas pris.

Mais voici qu'il sourit : attention ! c'est une touche ; il ne perd plus des yeux son flotteur, le voici qui frissonne, il ne lui donne pas le temps de s'enfoncer, il ferre et ramène un joli gardon.

M. Bienassis est très propre ; sur son veston il a passé une blouse qui le garantit des éclaboussures de l'eau et des souillures du poisson. — Voici donc le gardon au bout de sa ligne, il le saisit et détache l'hameçon puis il le jette dans sa boutique ouverte.

Pour ceux qui ne sont pas pêcheurs nous dirons qu'une boutique est un compartiment du bateau percé de petits trous dans le fond, ce qui permet à l'eau de se renouveler sans cesse. Quand un bateau n'a pas de boutique, le pêcheur a un filet à poisson qui est à demi plongé dans la rivière, accroché au système de l'aviron et qui conserve le poisson vivant pendant la durée de la pêche.

M. Bienassis pose alors sa ligne, se lave les mains avec son éponge, les essuie avec une serviette et réamorçant sa ligne il la jette de nouveau dans l'eau. Ces opérations se succèdent régulièrement tant que le poisson mord, mais dès que les touches deviennent plus rares, M. Bienassis refait des boulettes qu'il jette en tête de son bateau comme la première fois.

Il pêche toujours seul dans son bateau, un compagnon le gênerait et le distrairait, alors il ne ferait rien de bon.

M. Bienassis, comme nous l'avons dit, est parfaitement outillé, mais il n'emploie jamais de procédés nouveaux, qui le détourneraient de ses habitudes, s'il pêche le petit, c'est avec du crin bien choisi, bien éprouvé ; si c'est le gros, c'est avec une racine teintée. Il est inutile de dire qu'il fait ses lignes lui-même et qu'il met dans leur confection une grande habileté. C'est pendant ses heures de bureau, — car il est employé dans un ministère, — qu'il fabrique ses précieux engins

et qu'il les répare après chaque partie de pêche. On le sait, et on tolère sa manie car il ne demande pas d'avancement.

M. Bienassis est marié et même père de famille aussi rapporte-t-il régulièrement son poisson que la ménagère apprête en matelottes et en fricassées. S'il a fait une bonne récolte il invite quelques amis auprès desquels il passe pour le plus grand des pêcheurs. Sa vanité est satisfaite.

Il lui est arrivé parfois de prendre de grosses pièces, il les offre alors à son chef de bureau qui est assez gourmand. Ce cadeau lui attire les bonnes grâces de son supérieur qui l'en remercie en lui donnant des congés.

Somme toute, M. Bienassis est un être inoffensif qui est bien le plus heureux du monde, car il a trouvé le moyen d'avoir une supériorité dans sa médiocrité.

NULLA DIES SINE LINEA

Qui que tu sois, savant, crétin,
Si tu ne sais pas le latin
Va te faire expliquer ce titre,
Cette leçon te servira
Car elle vaut tout un chapitre.
Nulla dies sine linea.

Pour la mettre à profit, d'abord
Il te faudra faire un effort ;
Mais rapidement l'on s'entraîne.
On gagne beaucoup à cela,
Car ce travail se fait sans peine.
Nulla dies sine linea.

Elle est très utile à tous ceux
Qui sont lambins et paresseux ;
Aux rêveurs, partant aux poètes ;
S'ils peuvent l'appliquer, ceux-là
Auront des rimes toujours prêtes.
Nulla dies sine linea.

Les peintres, parallèlement,
Ne se feront plus de tourment
Devant la toile immaculée ;
Cette œuvre, qu'on leur commanda,
Ils l'exécuteront d'emblée !
Nulla dies sine linea.

Mais je m'adresse à des pêcheurs
Qui n'ont ni plumes ni couleurs
Et ne songent qu'à la friture ;
Que leur fait ce proverbe-là ?
Font-ils de la littérature?
Nulla dies sine linea.

Pêcheurs, mes amis, croyez-moi,
Dans ces mots latins ayez foi.
Lorsque l'insuccès nous désole,
Désormais, il vous suffira
De comprendre ma parabole :
Nulla dies sine linea.

Oui, bon pêcheur, oui, chaque jour,
Avec constance, avec amour,
Pêchez, amorcez votre place,
Et votre filet s'emplira.
C'est être adroit qu'être tenace :
Nulla dies sine linea.

LE PÊCHEUR CHIC

Le vicomte du Theil passe pour être fanatique de la pêche ; on ne saurait en douter quand on voit son harnachement.

Qu'on nous permette de le décrire :

Il s'habille chez des tailleurs anglais, sa chaussure vient de chez un spécialiste de souliers de pêche, ses instruments de pêche sortent des magasins de Wyers frères (1).

Il n'admet que des fournisseurs anglais.

Quand il part en pêche, ainsi correctement vêtu, il prend avec lui ses lignes, dont une à moulinet, sa trousse, son carnier, son épuisette à manche télescopique, qu'il porte sur le dos en sautoir, sa gaffe accrochée à son ceinturon, sa balance romaine pour peser le poisson, son carnet de pêche pour inscrire ses prises, un manuel de pêche anglais, sa pipe d'écume, une boîte de pastilles pour enlever le parfum du tabac, il met des gants et n'oublie pas son monocle.

(1) Wyers frères, 30, quai du Louvre.

Tout cet attirail est correctement disposé sur lui, toujours à la même place et semble ne pas l'embarrasser.

Il part d'un pied léger mais pas de bonne heure, car le vicomte aime ses aises. Il ne déroge jamais à l'habitude qu'il a de se lever tard, de prendre son thé avec des tartines beurrées et de faire une toilette intime des plus soignées. S'il pleut, il ne se risquera pas dehors de peur d'abîmer son fourniment qui paraît toujours neuf, car il en prend un soin tout particulier.

Arrivé sur le terrain de pêche, il n'a pas la hâte du fanatique, ni le calme du professionnel, on dirait qu'il flâne sur le boulevard, se regardant dans les glaces des boutiques ; ici, c'est dans l'eau qu'il se mire.

Mais cependant il faut bien qu'il se dispose à pêcher, il est si bien outillé pour cela ; il se décide enfin, mais il s'arrange pour se trouver dans le voisinage d'un pêcheur, car pour son costume neuf et son attirail de choix, il lui faut une galerie.

Dans la vie ordinaire, le vicomte est très fier et ne parle pas à tout le monde, mais sur le terrain de pêche, comme, avant tout, ce sont des compliments qu'il vient pêcher, il s'humanise et ne redoute pas d'entrer en relations de voisinage.

Il demandera volontiers si le poisson mord, quel est le fond d'eau ? Il prêtera une sonde, don-

nera un hameçon, une racine, en un mot tâchera d'attirer l'attention du voisin.

Car il sait bien, le vicomte, que le voisin lui dira : Peste ! Comme vous êtes bien monté !

Et cette exclamation amènera la visite en détail de tout son fourniment, visite longue, car le vicomte fait valoir ses engins qui sont toujours du modèle le plus récent.

Le voisin, qui est un bon pêcheur, mais un peu narquois, après avoir complaisamment admiré le pêcheur chic, lui dit :

— Allons ! allons ! Je vois que vous êtes un malin ! Vous allez nous enfoncer tous !

Ce compliment ravit le vicomte qui se décide à pêcher.

Pêcher ! Cela va encore ! Mais prendre du poisson, c'est autre chose. Le vicomte met une minute à piquer un asticot à son hameçon, car il ne quitte jamais ses gants ; il n'amorce pas, pour ne pas se salir et manque totalement de patience. Aucune place ne lui semble bonne, il va, vient, perd du temps, fume une pipe, mange une pastille, relève et rejette sa ligne et finit enfin par la poser.

Alors il s'assied et prend son manuel de pêche; il relit ce qu'il a lu vingt fois et se remet du baume au cœur en retrouvant cet alinéa qui, d'ordinaire, termine chaque genre de pêche décrite :

« En procédant de la sorte, le pêcheur ne peut pas manquer de prendre beaucoup de poisson. »

Le courage est donc revenu, mais le poisson est parti pendant la lecture.

La journée se solde par une jolie bredouille.

Mais le vicomte est satisfait, il ramasse ses ustensiles qu'il va nettoyer avec soin en rentrant; on l'a vu, on l'a admiré, on l'a trouvé bien outillé, cela lui suffit et, si on lui demande des nouvelles de sa pêche, il dit avec dédain :

— Pas de poisson ici ! Mauvais endroit ! Vous comprenez qu'avec la façon dont je suis monté s'il y en avait, j'aurais dû en prendre malgré moi !

Cela n'empêche pas que sur son livre de pêche il inscrit : — Telle date : 12 livres.

Nota : Le pêcheur chic ne pêche que de temps en temps et amène souvent une femme avec lui.

Il aime la pêche et ne déteste pas le péché.

INCORRIGIBLE

Dans le demi-sommeil que le matin amène
Je suis encor plongé : ce n'est plus le néant
Mais ce n'est pas la vie avec le mouvement;
Les sens dorment encor, l'esprit seul se promène.

Tout à coup, un coq chante et voici que mon œil
Encore enseveli sous sa paupière close,
En percevant soudain comme une lueur rose
Écarte en hésitant les plis de son linceuil.

C'est le réveil ! Bientôt les chants d'oiseaux résonnent,
On entend sur les toits le vol lourd des pigeons,
Les canards qui, dans l'eau font leurs bruyants plongeons
Et du couvent voisin les clochettes qui sonnent.

A cet instant, voici qu'à ces nombreuses voix
Se mèle la voix grave et lente de l'horloge :
Cinq heures ! C'est parfait ! Allons ! vite, déloge,
Pêcheur ! Tu n'es pas trop en retard cette fois.

Et me voilà plongeant le nez dans ma cuvette,
Passant mon pantalon, mes souliers, mon veston
Et, tout en m'habillant, grignottant un croûton.
Le pêcheur matinal fait vite sa toilette.

Je descends; le bateau m'attend. Les avirons
Sont aussitôt saisis et je rame en silence
De peur que les poissons n'éventent ma présence ;
Je vois les gros sauter, les petits font des ronds.

Le temps est doux, le vent de sud-ouest souffle en brise,
L'hirondelle voltige au ras de l'eau ; beau temps !
Le soleil, bas encor, paraît de temps en temps
Et chasse des brouillards la vapeur fraîche et grise.

Malgré moi, — car la pêche occupe mon esprit. —
Je me régale l'œil avec cette aquarelle ;
Sous ces gris différents que la nature est belle !
Je rêve !... Et, tout à coup, un changement subit :

Ces gris que j'admirais maintenant se colorent;
Voici les verts, encore éteints, les bleus discrets,
Les blancs et, le soleil ayant lancé ses traits,
Voici que les sommets des grands arbres se dorent.

Mais, en rêvant ainsi, j'ai ramé vivement
Et j'arrive à l'endroit où j'ai choisi ma place.
Je me fiche sans bruit ; — car sur l'eau, tout se passe
En silence. — Je suis bien placé maintenant.

Avant de commencer, je sonde la rivière.
Trois mètres, fond de sable, égal, c'est pour le mieux !
En outre, je suis loin de l'œil des curieux,
Pas de pêcheur devant ni de pêcheur derrière.

Maintenant au travail ! ou plutôt au plaisir !
Car à ce travail-là personne ne me force.
Du blé ! des asticots ! pétrissons notre amorce,
Sur ces pelotes-là, le poisson doit venir.

Et, tout en maniant cette terre glaiseuse,
Je m'imagine voir les poissons affamés
Piquer les grains de blé dans l'argile enfermés
Ou suivre du ver blanc la marche tortueuse.

C'est l'ablette au toucher léger et continu,
Le gardon plus discret ou la brème prudente,
Il se peut bien aussi que mon amorce tente
Le juerne au large bec, tout à coup survenu.

Et qui sait ? car enfin l'amorce est efficace,
Si je ne prendrais pas de même un barbillon?
Tout au bout de mon coup est un petit sillon
Et c'est dans ces trous-là que le barbeau se place.

Ou bien encor, cédant à la tentation,
A défaut du barbeau, si quelque carpe fine
A mon appât venait exposer sa narine... ?
Comme je la prendrais avec dévotion !

Enfin nous allons voir ! les pelotes sont faites,
Jetons-les doucement et lavons-nous les mains,
Car moi, je suis le plus satisfait des humains,
Quand j'ai, comme le corps, la face et les mains nettes .

Saisissons maintenant ma gaule de bambou
A laquelle s'attache une ligne invisible
Faite d'un simple crin résistant et flexible
Avec un hameçon numéro treize au bout.

La ligne est donc jetée et la pêche commence !
Le moment est critique, on est rempli d'espoir !
Combien de fois va-t-on la jeter jusqu'au soir ?
Mais ce n'est pas du tout à cela que l'on pense.

On pense à ce poisson qui s'agite éperdu
Près de l'amorce et va faire agiter la plume ;
Mordra-t-il ? Le cœur bat, le pouls bat, l'œil s'allume...
Mais c'est bien vainement car il n'a pas mordu.

Sans se décourager pourtant, on recommence,
Une, deux, trois, dix fois, même vingt s'il le faut;
Car si le pêcheur a, certes, plus d'un défaut
Il n'a qu'une vertu qu'on nomme patience.

Rare vertu d'ailleurs, bienheureux ceux qui l'ont !
Or pendant qu'on relève et rejette sa ligne
On s'aperçoit que l'eau se trouble, c'est le signe
Qu'on a du relacher le barrage d'amont.

Alors on voit passer mille choses confuses ;
Des herbes, des papiers, des chiens crevés, des rats
Des loques, des paillis, des cadavres de chats,
Débris accumulés aux portes des écluses.

Tout cela se dressant, s'enfonçant tour à tour,
Suit en se bousculant le courant qui l'entraîne
Et ne va s'arrêter qu'à l'écluse prochaine.
Cette débâcle-là doit durer tout un jour.

Un bon pêcheur s'arrête alors et prend sa sonde
Car il n'a plus le fond exact; l'onde a monté.
Le poisson que cette eau fétide a dégoûté
Reste au fond, dédaignant cette purée immonde.

Et pour mieux l'inviter à ne pas s'éloigner,
On lui jette du blé, des pelotes bourrées
D'asticots bien vivants, amorces consacrées
Qui, pour lui, ne sont pas fricots à dédaigner.

Cette nouvelle amorce étant alors jetée,
L'espoir renaît! Mon œil suit le plumet flottant
Et je crois au poisson qui va mordre, d'autant
Que je viens d'allumer ma pipe culottée.

C'est mon fétiche à moi! Quand je fume, ça mord!
Ou du moins je le crois, et cela m'encourage;
Je ferre mieux la touche et j'ai plus de courage.
Mais il advient souvent que le fétiche a tort.

C'est le cas maintenant. Pas de touche! Pas l'ombre!
Où sont-ils? Leur amorce est pourtant là-dessous :
L'asticot doit sortir du bloc glaiseux dissous :
Et ramper sur le fond de la rivière sombre.

Sur le sable, le blé doit former un tapis
Qui va certainement prolonger leur extase,
Car il est émaillé partout de vers de vase
Que cimente un kilo de pain de chénevis.

Mais pendant ce temps-là, les heures implacables
Ont passé. L'estomac, moins fier que les poissons,
Réclame sa pâture et j'ai des saucissons
Qui vont me procurer un repas délectable.

Je pose donc ma ligne et mange. L'appétit
Ne me fait pas défaut. Je casse une fiole
Et le vin excellent du pays me console.
Ah ! pour t'encourager, pêcheur, un rien suffit !

Le repas terminé, je songe à ma friture
Dont je n'ai pas encor les premiers éléments.
Amorçons de nouveau, les poissons sont gourmands,
Me dis-je, donnons-leur encor de la pâture!

Et j'amorce! Et je pêche! Et le temps passe, hélas!
Non! Mais je n'eus jamais pareille malechance!
Et rien, pas un goujon! Je rougis quand je pense
A ce chou-blanc honteux que je ne comprends pas!

Or, pendant ce combat où succombait ma veine,
Le soleil avait fait son cercle accoutumé
Et, venu d'Orient, au couchant enflammé
Il éteignait ses feux dans la brume lointaine.

Quoi? J'allais donc rentrer chez moi sans étrenner?
Non! Dussé-je rester sur l'eau la nuit entière,
Je ne partirai pas! Infernale rivière!
J'aimerais mieux, ma foi, me passer de dîner!

Et dans l'ombre, au hasard, fébrilement je jette
Ma ligne; je la suis de l'œil et, tout à coup
Je vois que le flotteur s'enfonce... pas beaucoup,
Mais un peu... Je ferre et... Je ramène une ablette!

En revenant, lassé, ramant nonchalamment
Je maugréais après la fortune revêche
Et jurais de ne plus revenir à la pêche!
— Et vous y retournez encor?
— Certainement!

LE PÊCHEUR AMATEUR

M. Bernard est un homme aimable qui a de la fortune et qui ne fait rien, ou plutôt qui fait un peu de tout : il a écrit dans un journal, fait insérer un sonnet dans une revue, composé une romance, brossé un tableau, modelé une statuette et même joué la comédie... dans le monde. C'est un beau garçon... qui le sait bien et les femmes aussi. On le recherche un peu partout et il ne se fait pas tirer l'oreille... Dans une partie de chasse, il tue son lapin, tout comme un autre ; dans une partie de pêche... c'est autre chose.

Du reste, il est parfaitement outillé. Il a des lignes impeccables, achetées chez les premiers fournisseurs ; tous ses ustensiles sont de première qualité. Dès qu'il paraît un modèle nouveau il se le procure, il est au courant de tous les perfectionnements, de toutes les inventions.

Si vous parlez pêche avec lui, vous pourrez croire qu'il est très compétent, car il est très renseigné. Il connaît les poissons, les bons endroits, les meilleures amorces, il vous guidera dans les

petits coins pas chers où il est connu, car il y dépense à lui seul plus que tous les autres ensemble.

Quand il arrive au cabaret de pêche, tout le monde quitte les fourneaux :

— Ah! voilà M. Bernard! Bonjour M. Bernard! Comment va M. Bernard!

On court à sa voiture dont on retire les nombreux petits colis : les amorces, les lignes, les paniers; on lui prépare son bateau; on lui demande ce qu'il veut pour son déjeuner; on le renseigne sur la pêche : c'est le gardon qui donne, ou le chevesne ou la brème et lui, bon enfant se laisse faire; il serre la main calleuse du pêcheur-cabaretier, prend le menton de la bonne et la taille de la patronne.

— Quel est ce monsieur? dit un client.

— C'est M. Bernard!

Et on a tout dit dans ce nom, car c'est le pêcheur qui paye sans compter et par conséquent c'est le meilleur pêcheur.

Cependant M. Bernard se met en pêche et le voici dans son bateau. En principe, par reconnaissance, ou plutôt dans l'espoir de réussir, il va à la dernière place qu'il a occupée; mais ça n'est plus ça. Il n'y a pas une demi-heure qu'il est installé qu'il va chercher fortune ailleurs. Il fait ainsi cinq ou six places dans sa matinée et, au moment où précisément le poisson donne, il regarde sa montre :

— Sapristi ! déjà midi ! Allons déjeuner!

Le voici revenu à l'auberge.

— Eh bien? monsieur Bernard.

— J'ai trouvé une place merveilleuse, après déjeuner je ne vous dis que ça! En attendant je meurs de faim.

— On vous sert de suite, Monsieur Bernard ! Claudine ! le couvert de Monsieur Bernard ! Et pendant une heure on n'entend que ces appels : le beafsteack de M. Bernard! les haricots de M. Bernard ! le fromage de M. Bernard! le café de M. Bernard !

Pendant le café, M. Bernard fume son cigare, puis il se lève, fait une partie de billard avec le patron, qui se laisse gagner et enfin, vers quatre heures, il se dit : il est temps de se mettre en pêche! L'après-midi on ne fait rien, voici le bon moment.

Le voilà reparti, il amorce et commence à pêcher. Disons la vérité, il n'est pas trop maladroit, mais il n'a pas beaucoup de patience; à chaque instants il varie sa pêche : le gardon lui a semblé trop petit il veut prendre le chevesne, après le chevesne le barbillon, bref la nuit vient et il s'en revient avec un filet très léger.

— Eh bien, Monsieur Bernard, la pêche a-t-elle été bonne?

— Peuh ! j'en aurais pris beaucoup, mais j'ai perdu du temps tantôt! Bah! Tenez, gardez ce

poisson! Je ferai meilleure pêche une autre fois. Donnez-moi l'addition :

M. Bernard paye en ne regardant que le total de sa note. Sa voiture arrive, on y place tous ses ustensiles.

— Au revoir! Monsieur Bernard! à bientôt!

— Oui, la semaine prochaine! Au revoir, patron! Au revoir, patronne! Au revoir, Claudine!

— Fouette cocher!

Et M. Bernard qui a pris peu de poisson a néanmoins été très heureux.

L'ABLETTE

En habit pailleté d'argent,
Vive, alerte et toujours nageant
Entre deux eaux, la folle ablette
Vient mordiller le vermisseau,
Car on voit la plume inquiète
S'agiter sans cesse sur l'eau.

Aussitôt vous tirez la ligne !
Mais, hélas ! l'ablette maligne
N'a sucé que le bout du ver
Qui n'est plus bon, — ce qui vous force,
Vous qui n'y voyez pas très clair,
A renouveler votre amorce.

Tel est le jeu fort innocent
Et, disons-le, fort agaçant
Que pratiquent avec délices
Les vieillards, les enfants aussi,
Enfin tous les pêcheurs novices
Qui vont le dimanche à Poissy.

Le jeu n'en vaut pas la chandelle,
Dit-on. Mais le poisson rebelle
N'est pas toujours aussi subtil ;
A son tour, il trouve son maître,
Et bientôt on le voit paraître
Et frétiller au bout du fil.

C'est qu'avec un pêcheur habile
Vainement l'ablette est agile ;
Il sait ferrer au bon moment
Où son bec saisit la bouchée
Et, par un coup de relâchée
Il l'amène tranquillement.

Les captures se multiplient,
Sous les crins tendus les scions plient...
Quand soudain la veine a cessé
Et l'ablette n'est plus vorace...!
C'est que, sous l'eau, la perche chasse
Et le poisson s'est éclipsé !

Hélas ! Ainsi que les ablettes
Nous passons notre vie en fêtes !
Guidés par l'appât du plaisir,
Nous y mordons à pleine bouche ;
Le mal ne nous fait pas frémir
Nous ne craignons pas qu'il nous touche.

Et, que succombe l'un de nous,
Nous n'en demeurons pas moins fous,
Car l'exemple est inefficace ;
Mais nous redoutons le malheur !
Pour nous, c'est la perche qui chasse
Et nous fuyons avec terreur !

Allons ! quittons cet air chagrin ;
Prenons notre ligne de crin,
Promenons-là sur l'eau muette
Et, fredonnant une chanson,
Oublions, comme fait l'ablette
Que le ver cache l'hameçon !

LE GOUJON

—

Le goujon aux flancs bleuâtres,
Dans le fleuve au fond sablé,
Si le pilon l'a troublé,
Se livre à des jeux folâtres.

L'eau qui vient de se ternir
Doit lui procurer sa proie
Et vous comprenez sa joie :
Le ver du sol va sortir !

Il gambade, il se trémousse,
Il est vif comme l'éclair
Et s'élance sur le ver
Qu'il attire et qu'il repousse.

Ils sont là deux ou trois cents
Qui frétillent sur le sable.....
Pauvres petits innocents !
Votre joie est peu durable,

Le pêcheur, qui vient de voir
Le reflet de vos écailles,
Dans l'eau trouble laisse choir
Son filet aux fines mailles.

Il le pose sur le fond,
Tenu par deux longues gaules,
Dans un endroit peu profond
Qu'abrite un massif de saules.

Vous vous étiez dit : Ici,
Point d'ennemis, point d'alerte ;
Les saules ont obscurci
La pureté de l'eau verte,

Aucun pêcheur n'osera
Se risquer sous ces ombrages,
Car sa ligne risquera
De s'accrocher aux branchages,

L'ennemi qui, jamais las,
La gueule ouverte nous cherche
Ici ne nous verra pas,
Nous pouvons braver la perche !

C'est vrai ! Mais vous oubliez
L'échiquier, cet engin traître !
Et pendant que vous riez
Il va vous prendre peut-être.

En effet, rapidement,
Le filet tendu se lève,
Les goujons, imprudemment,
Ont tous donné dans le piège.

Et les voici frétillants
Sur le carrelet qui ploie.....
Devant ces poissons brillants,
Le pêcheur est plein de joie.

Il les apporte aussitôt
Dans un petit sac de toile
Au restaurant où bientôt
On les jette dans la poêle.

Puis, de persil entourés,
Suivant les anciens usages,
Ils sont vite savourés
Par de bons ichtyophages.

Malgré ce cruel destin,
J'aime ces poissons agiles,
Ils sont gais, ont l'air mutin,
Ils sont naïfs et tranquilles ;

Ils n'ont pas de passions,
Point de peines, point d'envie,
Et les révolutions
Ne troublent jamais leur vie.

Ils n'ont ni droits, ni devoirs,
Ils sont libres ! Que de chances !
Ils se couchent tous les soirs
Sans songer aux échéances !

C'est pourquoi m'approuve-t-on
Quand quelquefois je murmure :
— Si ce n'était la friture,
Je voudrais être goujon !

LE PÊCHEUR HABLEUR

Qu'il se soit installé sur une berge ou dans un bateau, voisin d'autres embarcations, Castignac ne pêche jamais seul et tient toujours le dé de la conversation.

Il n'y a rien d'étonnant à cela, il a un petit accent du midi qui lui a délié la langue. Où va-t-il prendre tout ce qu'il raconte? il serait impossible de le dire, mais aucun sujet ne lui est étranger.

— Ah! lui disait-on, vous avez le filet joliment bien coupé! Ce n'est pas vous qui êtes muet comme une carpe!

— Muet comme une carpe, dit Castignac, voilà encore une de ces expressions injustifiées : les carpes ne sont pas muettes, j'en ai vu une qui parlait.

— Elle est forte, celle-là!

— Écoutez! C'était à Andrésy, je pêchais dans le petit bras où nous étions une soixantaine de bateaux côte à côte, on eût dit un concours de pêche. J'avais déjà mon filet plein, le soir venait, je n'avais plus d'amorces, j'imaginai de pêcher à

la carpe avec de la mie de pain. Il me restait un vieux croûton, j'en pris la mie que je pétris avec un peu de gruyère et je lançai ma ligne à l'eau. Comme auparavant je pêchais au chevesne, ma ligne était garnie d'un hameçon nº 7.

Au bout de dix minutes, voilà mon bouchon qui s'agite et se met à filer.

— Qu'est-ce que c'est? me dis-je, un brochet ? un barbillon? je ne savais pas! Je ferre et alors... je sentis que c'était un monstre! Ce n'est qu'au bout d'une demi-heure que j'ai pu avoir ma carpe et encore ce n'est pas moi qui l'ai mise dans l'épuisette, c'est le père Goujon! Elle pesait onze livres! Il y avait là Aurouge, Tisse, le père Gabriel, le père l'Ablette, et même Noté, le chanteur de l'Opéra! Ils pourront vous le dire!

— C'est alors que la carpe vous a dit : Merci! puisqu'elle parlait?

— Ne plaisantons pas! Comme mon filet était plein, je la mis dans une serviette garnie d'herbe fraîche et je l'emportai chez moi. Là, comme elle vivait encore, — vous savez, les carpes vivent très longtemps,—je résolus de la conserver et je la mis dans un baquet plein d'eau que je renouvelais chaque jour.

— Très bien, mais jusqu'à présent, elle ne parle pas.

— Patience! Quand nous voulons prendre du poisson, nous lui donnons à manger; mais, quand

nous l'avons pris, si nous le conservons, nous ne songeons pas à le nourrir, nous croyons qu'il trouve sa pâture dans l'eau. Or, au bout de deux ou trois jours, je remarquai chaque fois que je la regardais, que ma carpe sortait son museau de l'eau et ouvrait et refermait la bouche comme si elle parlait. Je tendis l'oreille, et alors j'entendis distinctement un son léger qui pouvait se traduire par Ba... Ba! Est-ce du baba qu'elle demandait ou bien plutôt voulait-elle me considérer comme son père en m'appelant papa, afin de me rappeler à mes devoirs paternels? Je ne sais, mais lui ayant donné des boulettes de pain, elle les avala et cessa de parler. Le lendemain, à ma vue, elle recommença son bavardage et se tut quand je lui donnai du pain. D'où je conclus qu'elle me demandait de la nourriture. Cela dura quinze jours! Or, ayant eu besoin de m'absenter de chez moi pendant une semaine, je ne songeai pas à ma carpe, et comme j'étais seul son père nourricier, je la retrouvai sur le dos : elle était morte de faim.

Castignac raconte cela sans rire, il croit que c'est arrivé.

L'histoire de son brochet est aussi curieuse; laissons-le parler :

— J'étais à La Faloise, à une demi-heure d'Amiens, où se trouve une vallée pleine d'étangs. Je pêchais le gardon (que dans le pays ils appellent roche) dans la grande pièce d'eau. Il était exacte-

ment dix heures du matin, mon panier était plein, et j'allais rentrer, lorsqu'en ferrant un gardon et le ramenant, je sentis une violente secousse. Supposant qu'un brochet s'était jeté sur ma prise, je lâchai un peu la main pour ferrer ensuite. C'était une grosse perche qui avait avalé le gardon et que je remontais à la surface. Au moment où elle y arrivait et allait passer dans l'épuisette, un énorme brochet émergeant du fond de l'étang se jeta sur la perche pour l'avaler.

Ne perdant pas mon sang-froid, je lâchai de nouveau la main et j'appelai à mon aide un pêcheur voisin. Ce pêcheur accourut aussitôt et se couchant à plat ventre sur le bord de l'étang, disposa son épuisette prête à recevoir le brochet. Avec une grande souplesse de main, il l'amena à sa proximité et le brochet fut capturé à la grande stupéfaction d'une douzaine de pêcheurs accourus de tous côtés.

Le gardon que la perche avait pris pesait 45 grammes, la perche qui avait pris le gardon 780 grammes et le brochet pesait exactement 10 kilos 640 grammes !

Quand Castignac raconte cette histoire, il se trouve toujours un auditeur qui lui dit :

— Vous pêchez donc les gardons avec une ligne à brochet ?

Mais les interpellations, les rires ne l'émeuvent

pas, Castignac conserve toujours son impassibilité. Il a toujours fait mieux que les autres : Quand on lui dit :

— Vous vous vantez toujours de faire des pêches merveilleuses, vous n'êtes pas si brillant que cela avec nous.

— Parce qu'ici, il n'y a pas de poisson ! Ce n'est pas comme dans la Garonne.

— Oui, nous savons, il y a tellement de poisson qu'il n'y a plus d'eau.

— Ne plaisantons pas. Je pêchais une fois, dans un cours d'eau, à un endroit que je connaissais et qui était situé à dix lieues de toute habitation. Savez-vous ce que j'ai pris dans la journée ?

— Un véron !

— Non, soyons sérieux ! Cinquante kilos de poisson !

— Allons donc ! Et vous avez pu les rapporter ?

— Pas le jour même, mais le lendemain, avec une voiture. Il y avait 10 kilos de gardons, 20 kilos de chevesnes, 4 kilos de carpes et 16 kilos de brochets, je ne compte pas le fretin.

— C'était joli !

— Je vous crois ! Comme je ne pouvais rapporter sur mon dos cette pêche miraculeuse, j'avais mis tout mon poisson dans un sac que j'avais caché dans un buisson. Le lendemain, en remuant mon sac, je m'aperçus qu'il était beaucoup moins

lourd, cependant il était exactement fermé comme je l'avais laissé la veille. Très intrigué, je l'ouvris et je ne trouvai plus dedans que les brochets, mais beaucoup plus gros ! Pendant la nuit, ils avaient mangé les autres poissons ! Castignac ne tarit pas. Il raconte qu'en Californie il a pêché des brochets qui avaient des pattes.

— C'étaient des petits crocodiles.

— Allons donc ! Vous n'avez jamais rien vu, vous autres qui n'avez jamais voyagé ! Au Brésil, savez-vous comment on prend les anguilles de mer ? Avec des noix de coco dépouillées de leur enveloppe, auxquelles on a adapté de longues ficelles qu'on amarre sur la plage.

— Ah ! non ! non ! Castignac ! Vous nous prenez pour des jobards !

— Je vous prends pour des ignorants. Dans ce pays, les anguilles sont amphibies, le jour, elles vivent dans la mer, la nuit elles vont à terre pour se nourrir des œufs de tortue qu'elles trouvent sur la plage. Vous comprenez que la nuit elles ne peuvent distinguer la noix de coco de l'œuf de tortue et comme elles avalent goulument leur proie, elles se trouvent vite étouffées.

— Assez, Castignac, assez ! Celle-là est trop forte !

— Comme vous voudrez !

Et Castignac est aussi heureux que s'il avait accompli les exploits qu'il raconte.

LA LÉGENDE DE SAINT-PIERRE

Pierre, on le sait est patron du Pêcheur.
Ce saint fameux, avec André, son frère,
En Galilée avait péché naguère
Sous les regards bienveillants du Seigneur.

Il a péché, disons mieux : fait la pêche ;
Car ce mot-là pourrait-être épluché
Par un lecteur d'humeur un peu revêche
Qui confondrait la pêche et le péché.

Donc Pierre était pêcheur et très habile.
Lorsque Jésus vint à Génézareth,
Il le trouva si bon et si docile
Qu'il lui remplit de poissons son filet;

Et quand plus tard il eut rejoint son père.
Se rappelant le pêcheur de jadis
Et son martyre, il ne balança guère
Pour le nommer portier du Paradis.

Et ce n'était pas une sinécure
Qu'il lui donnait: Il fallait constamment
Du Paradis surveiller la clôture
Et ne l'ouvrir qu'avec discernement.

En l'installant dans sa nouvelle place,
Il s'était dit, divin calculateur,
Qu'étant pêcheur, Pierre d'un œil sagace
Reconnaîtrait aisément un pêcheur

Et l'enverrait tout droit au purgatoire,
Même en enfer, suivant son bulletin,
Car on ne peut pénétrer, c'est notoire,
Au Paradis, que passeport en main.

Saint-Pierre est donc portier, portier sévère,
Mais pourtant juste; un portier de saint lieu,
Qui lorsque vient un nouveau locataire
L'accueille bien et sans denier à Dieu.

Chaque Dimanche, ainsi que veut l'usage,
Il a congé. Ce jour-là, les humains
Quittant leur toit, leurs amis, leur ouvrage,
S'en vont dans des Paradis plus mondains.

Autrement dit : Aux places de théâtre
A bon marché. C'est-là que, sans façon,
Le bon public, à son aise, folâtre,
Siffle le drame ou bisse la chanson !

Que fait donc Pierre en ce jour de paresse
Il vient sur terre, on n'en saurait douter,
Et là, d'abord, il entend une messe,
C'est un devoir dont il veut s'acquitter.

Puis, invoquant son métier de naguère
Il prend le train qui l'amène à Poissy
Et va s'asseoir au bord de la rivière
Juste à côté d'un pêcheur endurci.

Très étonné de voir son outillage
Il l'interroge : — « A quoi sert ce roseau ?
« Et ce long fil ? Dites-moi donc l'usage
« De ce crochet que vous plongez dans l'eau ? »

Le pêcheur croît qu'il se moque et s'indigne :
— « D'où venez-vous ? Vous moquez-vous de moi ?
« Vous-voyez bien que je pêche à la ligne ! »
— « Quoi ! Vous pêchez ? » — Et Pierre resta coi.

Quand il pêchait jadis en Palestine
C'était avec des filets seulement,
On n'avait pas inventé la racine
Les hameçons et tout le fourniment.

Il fut surpris et s'assit sans mot dire
En regardant les apprêts du pêcheur
Qui ne pouvait s'empêcher de sourire
De l'air naïf qu'avait son spectateur.

Comme la place était très amorcée
Et se trouvait à côté d'un herbier,
La pêche était à peine commencée
Que les poissons remplissaient le panier.

— « Mon Dieu ! Que de poissons ! c'est un miracle
« Assurément ! » dit Pierre tout à coup ;
« Je n'ai jamais vu semblable spectacle
« Et cependant j'en ai pêché beaucoup.

« Apprenez-moi votre secret, mon maître !
« Nous pourrions bien nous retrouver un jour.
« Je suis Saint-Pierre et je pourrai peut-être,
« Ainsi que vous, vous servir à mon tour. »

— « Saint-Pierre ! Vous? Le premier des apôtres ? »
Dit le pêcheur, « Je porte votre nom.
« Croyez bien que mes désirs sont les vôtres
« Je ne pourrai jamais vous dire : non ! »

Et là-dessus, heureux de l'aventure,
En lui mettant sa ligne dans la main
Il lui fit un cours de piscicapture
En bon français, — ignorant le latin.

De ce jour-là, Pierre, chaque dimanche,
Vint à Poissy trouver son professeur
Et prendre avec lui carpe, ablette, tanche,
Goujon, bref, tout le butin d'un pêcheur.

Or, un beau jour, il advint que Saint-Pierre
Pêcha tout seul, ce qui l'attrista fort.
— « Pour n'être pas au bord de la rivière
« Lorsque j'y suis, dit-il, c'est qu'il est mort! »

Le lendemain, gravement dans sa loge
Pierre, enfoncé dans un large fauteuil
D'un Cardinal défunt lisait l'éloge.
Comme il comptait lui faire bon accueil,

Il admirait tout bas sa vie austère,
Sa piété, son esprit sans égal
Et ses vertus nombreuses, pour lui faire
Quand il viendrait un petit madrigal.

Il y songeait, préparant dans sa tête
Son compliment, lorsque soudain voici
Que de l'Eden retentit la sonnette !
Il ouvre et voit... son pêcheur de Poissy!

C'était bien lui, tenant sa canne à pêche
Vêtu de blanc ainsi qu'un mort décent;
Il n'avait plus la figure aussi fraîche...
Il avait tant souffert en trépassant!

— « C'est moi ! dit-il. je viens, je le confesse
« Bien malgré moi, mais je viens de mourir;
« Rappelez-vous, Pierre, votre promesse;
« Vous m'avez dit : Je pourrai vous servir

« Si quelque jour... — « Oui, je comprends! Sans doute!
« Je vais tâcher, car je vous veux du bien.
« Montrez-moi donc votre feuille de route ? »
— « Voici! — « Voyons!... mais elle ne vaut rien! »

— « Comment? » — « Lisez! mais vous pouvez me croire,
« D'ailleurs je n'ai jamais commis d'erreur;
« Voyez, ici : — Bon pour le Purgatoire.
Vous ne pouvez vous introduire ailleurs. »

— « Voyons, pour moi, fermez les yeux, Saint-Pierre!
« Ne soyez pas aussi méticuleux;
« Enfin, je suis un pêcheur, un confrère!
« Fermez les yeux, Pierre, fermez les yeux! »

— « Je ne puis pas, car je perdrais ma place!
« Tout, hors cela, je puis vous l'accorder.
« Voyons, cherchez! Que faut-il que je fasse ? »
— « Eh bien, donc, laissez-moi vous regarder! »

— « Me regarder, cela me stupéfie !
— « Comprenez-moi, sur mon œil, sans douleur,
« Je vais fixer votre photographie. »
— « Par quel moyen ? » — « La volonté ! » — « Farceur ! »

— « Non! Demeurez un instant immobile,
« Vous allez voir ! C'est fait en ce moment,
« Ne bougeons plus! » — Et Saint-Pierre, docile,
Se laisse faire impertubablement.

Or, le pêcheur, j'oubliais de le dire,
Etait magnétiseur de son métier,
On avait dû même, un jour, l'interdire
Pour avoir endormi tout un quartier.

Pierre subit la fatale influence
De son ami, puis, petit à petit,
Sans s'en douter, il perdit connaissance
Où, pour mieux dire en deux mots, il dormit.

Alors, — vraiment la chose est incroyable ! —
Il se leva, puis, d'un ton théâtral,
Il entreprit un discours admirable
Car il croyait parler au cardinal.

— « Ah! disait-il, quelle joie, Eminence,
« Pour le Seigneur de vous voir parmi nous,
« Vous, la vertu, le talent, la science !
« Au Paradis on n'attendait que vous!

« Vous nous manquiez ? Les grands hommes sont rares
« Dans le séjour du bonheur éternel,
« Venez ! Ici, sont désormais vos lares !
« Mais pour entrer, voici l'essentiel,

« C'est cette clef ! Prenez, ouvrez vous-même
« La porte sainte et rendez-vous tout droit
« Vous prosterner devant Dieu qui vous aime
» Et vous attend sous son céleste toit. »

A ce moment le pêcheur considère
Qu'il ne faut pas demeurer indécis,
Il prend la clef que lui présente Pierre
Et peut enfin entrer au Paradis !

LE PÊCHEUR AUX BAINS DE MER

Si Trouville-Deauville est célèbre par ses casinos, ses belles petites, ses joueurs de petits chevaux et même de grands ; ses parisiens, ses grandes dames, ses anglaises, ses américaines, ses gommeux, ses bourgeois parvenus, ses Altesses ambulantes, etc., etc., il est renommé aussi par ses pêcheurs à la ligne qui font sur ses jetées et au bord de ses bassins une consommation de *pelouse* à laquelle peut à peine suffire le père Louis qui est le fournisseur habituel de cette amorce distinguée.

Les pêcheurs mondains de Trouville-Deauville forment une colonie spéciale qui a des habitudes régulières.

Les membres de ce groupe singulier que nous pourrions appeler le club de la patience, ne se connaissent qu'au bord de l'eau. Les atômes crochus qui les ont réunis sont attachés au bout de leur ligne ; leurs conférences se font sur des pliants au bord de l'Ecluse du bassin de Deauville à l'heure variable où la mer qui monte va entrouvrir les portes et donner la liberté aux mulets.

Il ne s'agit pas ici du mulet d'eau douce qui depuis plusieurs années se pêche couramment dans la Seine et qu'à Paris on nomme le Hottu ; si le coup de ligne est agréable, car le poisson est de moyenne grosseur, en revanche sa chair, criblée d'arètes est peu savoureuse et sent la vase ; nous voulons parler du mulet de mer qui pèse toujours une ou deux livres au minimum et qui, cuit au court bouillon et, posé sur une sauce hollandaise flatte agréablement le palais du gourmet.

C'est au coin du bassin qu'on voit M. A... et ses deux lignes de premier choix, un notaire en villégiature dont la patience égale d'urbanité ; près de lui, le chef-d'orchestre M... avec son petit panier qui est rarement vide, MM. X... Y... Z... avocats et avoués dont les clients riraient bien s'ils les voyaient accroupis et attentifs aux mouvements tremblottants de la plume indicatrice. L'imprimeur R... s'y trouve aussi avec ses bambous raccommodés, cicatrices glorieuses qui révèlent d'anciennes victoires. Est-il assez désolé quand on vient le chercher pour faire une affiche au moment même où le mulet va donner !

Et enfin, Duportal, un jeune artiste fanatique de la pêche, le héros de l'histoire qui va suivre.

C'est que le mulet n'est pas un mythe. On le voit en bandes se promener dans le bassin ; les petits font des cabrioles à fleur d'eau, les gros ne se montrent que par intervalles faisant d'immen-

ses circonférences sous-marines qui agitent le cœur du pêcheur :

Mais cet espoir dure peu ; malgré l'invasion muletière, aucun plumet n'a bougé, il n'y a pas eu une *touche*, pas une seule, car on ne peut compter la petite anguille que vient de tirer ce gamin qui pêche avec une épingle. Il n'y a cependant, dans le groupe des pêcheurs, aucun découragement, aucune défection. On sait l'heure de l'ouverture des portes de l'écluse, mais deux heures avant on est déjà installé, n'ignorant pas que jusque-là *il n'y a rien à faire*, que le poisson n'est pas encore rassemblé là, que nulle émotion n'est probable.

Tout à coup, Duportal lance ce mot:

— J'ai eu une touche!

L'espoir revient, chacun renouvelle ses amorces, le cœur bat plus fort; dans dix minutes, les portes vont s'ouvrir et puis la pêche sera terminée, à moins d'aller aux jetées dans l'après-midi.

Soudain on voit Duportal pâlir, un frisson agite tout son corps, sa plume vient de disparaître sous l'eau. Il laisse aller puis il ferre!

— Enfin! j'en tiens un! s'écrie-t-il.

Son fil se tend, son bambou craque et se plie.

Aussitôt on entend ces cris divers :

— Ne levez pas!

— Noyez-le! Fatiguez-le!

— Il va casser la ligne! etc.

Ah ! comme son cœur bat ! Duportal qui n'a pas perdu la tête le tire doucement pour qu'il ne se décroche pas. Il l'amène à fleur d'eau ! Il le trouve énorme ! Il pèse bien *trois livres à vue d'œil*. Va-t-il pouvoir l'amener ? Il y a trois mètres entre la surface de l'eau et le bord du quai... Il n'y arrivera jamais ! Cependant le poisson fait des bonds moins violents, il semble fatigué, voici le moment, il se décide. Alors il lève sa ligne doucement, sans secousse, elle craque, le scion se plie en deux, il redouble d'efforts ; l'énorme mulet qui a touché la pierre vient de donner un coup de queue, mais il est bien accroché ! Enfin dans un dernier mouvement plus brusque, Duportal parvint à l'amener sur le quai.

Quelle victoire ! On l'entoure, on veut l'aider à le décrocher ; il ne veut pas, ses mains tremblent, il a comme la fièvre, il voudrait être seul ; tout le gêne et cependant il est heureux qu'on l'ait vu le prendre, sans cela on croirait qu'il l'a acheté. Le voici dans le filet. Il a un moment de fierté. Pendant ce temps-là, les portes de l'écluse se sont ouvertes, la pêche est finie, les pêcheurs désarment. En regagnant leur demeure, ils s'arrêtent tous auprès de lui ; le filet passe de main en main. Oh ! le mulet pèse bien trois livres et plus.

Un pêcheur qui ne prend jamais rien raconte que l'année dernière il en a tiré un de quatre livres, mais que, comme il ne pouvait l'amener au

quai, il a dû confier sa ligne à un autre et aller le prendre en bateau. Là-dessus, il s'en va très fier, heureux d'avoir pu mépriser la capture de l'artiste.

Un autre raconte que la veille, il en a *raté* un qui pesait cinq livres; sa ligne avait été cassée et son bambou s'était fendu.

D'autres cependant veulent bien convenir que c'est une belle pièce.

Ils s'éloignent en causant.

Duportal reste seul, il démonte sa ligne, s'interrompant de temps en temps pour regarder son mulet. Le voici prêt; il regagne l'hôtel, ses cannes d'une main, son filet de l'autre.

Au passage du bac, il reçoit sa première ovation. C'est une dame anglaise avec ses trois enfants qui lui demande ce que c'est que « cette grosse poisson. »

Il rougit de plaisir! Il est en retard pour le déjeuner, mais c'est égal, il fera le grand tour.

Sur la plage, il rencontre des amis : Nouvelle ovation! Nouvelle sensation vaniteuse! Devant le Casino, les huissiers de garde l'arrêtent. Il raconte sa victoire, *le plus simplement possible!* Il essaye d'être modeste, c'est bien difficile!

Il poursuit sa route, entre chez sa marchande de journaux, autre récit; la boutique est pleine, la vente est interrompue, le poisson passe de nouveau de main en main. Une petite marchande lui

conseille d'aller le vendre au marché où il n'y a rien, on lui en donnerait un bon prix! En fin de compte il se décide à rentrer à l'hôtel. Là, c'est le triomphe absolu! L'hôtelier s'empare de sa capture et l'envoie à la cuisine.

— Bravo, mon maître ! lui dit-il, apportez-m'en comme ça tous les jours!

Le soir, à la table d'hôte, où Duportal s'installe, on est déjà prévenu. On attend avec impatience l'arrivée du poisson; enfin on l'apporte et on le place devant lui. Hurrahs des convives! Tout le monde lui fait les doux yeux: femmes, filles, enfants, maris, célibataires! Il fait passer le plat, tout le monde y goûte et, quand il lui revient, il ne reste plus que la tête, mais ça lui est égal !

Depuis ce jour fameux, on ne peut plus manger de poisson dans l'hôtel de Duportal sans parler de son mulet; il ne peut plus pêcher au bassin sans que les pêcheurs ne rappellent son coup de ligne. Il n'entre plus au Casino sans que les huissiers ne lui demandent s'il est toujours aussi heureux.

Il a de la gloire à en crever!

Seulement il lui reste une inquiétude assez sérieuse qui ne laisse pas que d'empoisonner son triomphe, c'est la peur qu'un autre pêcheur ne prenne un de ces jours un mulet plus gros que le sien.

Et alors... on ne parlerait plus de lui!

LES CARPES

Dans le vaste canal les carpes familières
Ayant quitté le fond pour s'approcher du bord
Font solennellement leurs rondes coutumières
Dans leurs habits de pourpre aux ruissellements d'or.

C'est l'heure où, promenant son enfant en bas âge,
La Reine les nourrit de galettes au miel.
Les carpes, en troupeau, la guettent au passage
Afin de recevoir leur mets habituel.

Mais ce repas exquis, il faut qu'elles le gagnent.
Pendant que les poissons entr'ouvrent leur gosier,
La Reine fait un signe et ceux qui l'accompagnent
Déposent à ses pieds un frais berceau d'osier.

Ce berceau, c'est un nid coquet, aux draps de neige,
Que l'on va confier aux ondes du canal;
Pour qu'il puisse flotter on l'a doublé de liège.
C'est dans ce frêle esquif que dort l'enfant royal.

Au museau des cyprins, un anneau d'or scintille;
On y met des liens qu'on relie au berceau
Et l'on voit aussitôt la vivante flottille
S'éloigner lentement, la tête hors de l'eau.

La Reine suit des yeux le bizarre équipage
Qui le long du canal promène son trésor
Et par un long détour le ramène au rivage
Où l'on détache les liens des anneaux d'or.

Alors elle sourit, l'enlève de sa couche,
Le prend contre son sein, lui donne un long baiser,
Car elle ne peut pas détacher de sa bouche
Ce corps frêle et mignon qu'elle semble briser.

Mais les carpes sont là, guettant leur récompense
La gueule ouverte, alors la Reine doucement
Pose l'enfant et jette aux cyprins leur pitance
Qu'on leur voit aussitôt dévorer goulûment.

Une d'elles, pourtant, refusant d'être esclave,
N'avait jamais voulu se laisser attacher
A son museau bruni le signe du servage.
Dans la bourbe du fond elle allait se cacher.

Elle y mangeait des vers immondes. Dans l'eau claire,
Et le soir seulement, on la voyait nager
Sans bruit, très lentement et toujours solitaire,
Car elle était prudente et craignait le danger.

Jadis elle avait eu quelques mésaventures;
Sur elle elle en gardait encor le souvenir :
Des hameçons brisés hérissaient leurs ferrures
Sur son museau solide et n'en pouvaient sortir.

Vainement elle avait essayé sur les pierres
D'user leurs dards aigus, mettant à vif sa chair;
Mais de leur anneau d'or si ses sœurs étaient fières
Elle était fière aussi de ses crochets de fer.

Chacun lui rappelait une ancienne victoire !
Ces témoins douloureux d'un tragique passé
Ne l'incommodaient plus, elle s'en faisait gloire,
Comme un soldat du plomb dans son muscle laissé.

Un soir, comme elle errait au bord des herbes vertes,
Elle aperçoit dans l'ombre un petit objet blanc;
Elle songe soudain aux rares découvertes
Dont elle s'était fait un repas succulent,

Aux savoureux débris des gâteaux de la Reine
Délaissés par ses sœurs et tombés dans le fond,
Elle croit donc encor avoir la même aubaine.
D'ailleurs point de danger! Un silence profond.

Pas d'ombre décelant la présence de l'homme;
Personne n'était là pour troubler son repas!
Quel repas! Des gâteaux pétris au miel! Et comme
Elle était affamée, elle n'hésite pas!

Et s'élance d'un bond sur l'objet immobile!
Mais aussitôt un fer invisible surgit
Et lui perce la lèvre, alors, la carpe agile
Plonge et sous les roseaux entrelacés s'enfuit.

Mais l'hameçon fixé par un lien solide
Résiste. Le cyprin lutte désespérément,
Il tire le lien dans l'élément humide
Et fait mille détours... Hélas! c'est vainement!

Tous ses efforts sont nuls, la lutte est impossible,
Car bientôt le pêcheur l'attire sur le bord,
Et là, mourant, il voit nager dans l'eau paisible
Ses sœurs au brun museau garni de l'anneau d'or!

LES TROIS PÊCHEUSES

I

Pour décor : Le Printemps, avec ses teintes douces,
Ses arbres encor mal vêtus, où le soleil
Tisse de longs fils d'or entre les jeunes pousses
Qui semblent frissonner sous ce brouillard vermeil
Et sable de cristaux l'émeraude des mousses !

Au lointain, dans la vapeur grise, des monts bleus
Se dressent indécis, avec des reflets roses
Qui charment le regard sans fatiguer les yeux ;
On ne distingue pas exactement les choses ;
Tout est inachevé, tout est mystérieux !

Dans la plaine, caché parfois par les saulées,
Un ruisseau qui bavarde et dont les flots d'argent
Baignent de gros bouquets d'herbes échevelées
Dont les fins rubans verts tremblent en surnageant.
Dans le ciel : des oiseaux les longues envolées !

Un grand silence ! — Un cri parfois, parfois un bruit,
Comme un arbre qui craque, un insecte qui vole,
Un animal qui passe et gagne son réduit...
Et l'on se tait, de peur qu'avec une parole,
Ce charme printanier ne soit soudain détruit.

II

Mais des voix, tout à coup, ont troublé ce silence.
Par le sentier ombreux qui conduit au ruisseau
Trois femmes s'avançaient causant sans méfiance ;
Toutes les trois avaient en main un petit seau
Ainsi qu'un long roseau pointu comme une lance.

L'une avait dix-huit ans et le cheveu doré ;
L'autre avait bien trente ans et sa tresse était noire.
Elles marchaient devant d'un air délibéré.
La troisième aux cheveux aussi blancs que l'ivoire
Traînait ses soixante ans d'un pas plus mesuré.

La blonde dit : « — L'endroit me paraît favorable
« Je reste ici ; ce saule abritera mon front.
« L'onde est claire, je vois des poissons sur le sable ;
« Les petits imprudents dans un moment seront
« Dans mon seau... Choisissez une place semblable ! »

Elle s'assit alors et prit un blond cheveu,
Le plus blond, le plus fin, le plus doux de sa tête ;
Le fixer au roseau pour elle fut un jeu.
Et l'on put voir bientôt, quand sa ligne fut prête
Le clair miroir de l'eau refléter son œil bleu.

A quelques pas de là, sous un chêne superbe
Au tronc noueux, baigné dans l'eau, très près du bord,
La brune s'arrêta. — « Bon ! de l'ombre, de l'herbe
« Et des fleurs ! C'est charmant ! dit-elle. — Tout d'abord
« Pour nous asseoir cueillons une odorante gerbe ! »

Quand son siège fut fait, elle s'assit et prit,
D'un coup sec, un cheveu dans sa tresse d'ébène,
En garnit son roseau, puis doucement sourit
En jetant le fil noir dans l'ombre du vieux chêne;
Dans l'onde, lentement, le cheveu descendit.

La vieille poursuivit son chemin, solitaire
Et triste, n'ayant plus aux lèvres de chansons ;
Les ans avaient rendu sa face plus austère,
Elle s'assit enfin aux pieds de verts buissons
Et promena longtemps ses yeux sur l'onde claire.

Alors à son roseau mettant un cheveu blanc,
Un des derniers restés sur sa tête chenue,
Elle jeta sa ligne et, d'un œil vigilant,
Attendit. — Dans sa main la gaule maintenue
Faisait trembler le fil sous le flot turbulent.

III

Quand le soir fut venu, les trois femmes rentrées
De leur pêche du jour se firent les récits.
La brune s'écria ! — « Voyons, mes adorées !
« Sœur ! qu'as-tu pris ? Et toi, ma mère, qu'as-tu pris ?
« Où sont les gros goujons et les carpes dorées ? »

— « Moi, dit la blonde sœur, sans montrer d'embarras,
« J'en ai pris quelques-uns, hélas ! en petit nombre !
« Pourtant je les voyais autour de mes appâts
« Nager et se jouer, mais quand bougeait mon ombre
« Ils emportaient l'amorce et ne se prenaient pas ! »

La mère dit : — « Moi, rien ! Pas un ! Dans l'onde pure
« Nul n'a vu le reflet de mon long cheveu blanc ;
« A mon amorce, nul n'a fait une morsure
« Et le flot qui glissait sur le caillou roulant
« M'endormit lentement avec son doux murmure ! »

La femme aux cheveux noirs dit alors : — « Regardez ! »
Et découvrant son seau, montra, masse argentée,
Grouillant ou s'élevant par des bonds saccadés,
La foule des poissons habilement captée.
— « Comment ont-ils été si bien appréhendés ?

« Dit la sœur, cependant, amorce non-pareille,
« Au bout de mon cheveu j'avais mis un baiser !
« Avec ce doux appât croyant faire merveille ! »
— « Mes baisers dédaignés, pour les apprivoiser,
« Comme appât, moi j'ai mis mes larmes, dit la vieille. »

Alors la jeune femme avec un ris moqueur :
— « Les larmes, les baisers ! faibles appâts ! dit-elle,
« Ils ne s'y prennent plus, ils en ont même peur !
« Je me suis dit : — Il faut que je les ensorcèle !
« Et bravement, j'ai mis à ma ligne mon cœur ! »

LE PÊCHEUR QUI NE PÊCHE PAS

Il s'appelait Durosel et passait sa vie sur l'eau dans son canot qu'il trouvait plus léger qu'un bateau de pêche. Il le remplissait de lignes en roseaux et en bambous, de provisions de bouche, de provisions de pêche et n'oubliait pas sa provision de tabac.

En général il partait seul, mais parfois il emmenait un camarade, c'est ainsi que nous l'avons connu...

Il était lent et méthodique. Jamais il n'était pressé. Quand il tenait les avirons pour se rendre à une place, il s'arrêtait souvent pour regarder le ciel et alors il faisait des pronostics : il pleuvra dans la journée, le vent se lèvera à dix heures et il sera du nord ; nous ne prendrons rien ! Enfin nous aurons pris l'air.

Et nous repartions ; il chantait alors une scie de marin d'eau douce qui allait en mesure avec les avirons.

La lenteur du trajet nous agaçait souvent, et nous ne le lui cachions pas. Alors il nous disait :

— Un peu de patience ! Un bon pêcheur ne doit jamais être pressé! Les poissons sont là, ils ne s'en iront pas. Les mazettes se reconnaissent à leur impatience, il leur semble que leur activité leur procurera un résultat meilleur, il n'en est rien. Celui qui pêche toute la journée en prend souvent beaucoup moins que celui qui ne pêche qu'une heure.

Il disait encore :

— La pêche ne consiste pas à mettre une ligne a l'eau, elle est surtout dans le choix de la place et l'emploi de l'amorce. Il y a des pêcheurs qui croient pêcher parce qu'il prennent du poisson. C'est stupide ! C'est comme si un homme se croyait chanteur parce qu'il fredonne un air. Non ! Il faut apprendre, il faut savoir et, quand on ne sait pas, on ne doit pas pêcher.

Avec de très bons outils, une mazette ne fait rien. Le bon pêcheur doit savoir en regardant le mouvement de son flotteur, quel est le poisson qui mord; le bon pêcheur doit pêcher tel ou tel poisson et non un autre ; ainsi moi quand je pêche le gardon à l'asticot, il arrive que parfois j'amène un goujon. Eh bien, je le rejette à l'eau, je rougirais de prendre un goujon à l'asticot il ne doit mordre qu'au ver de vase. Tu me diras qu'il y a des amorces qui conviennent à différentes espèces de poissons, ainsi la brème mord aussi très bien au ver de vase.....

— Si tu pêches le goujon et que tu prennes une brème tu ne la rejettes pas, je pense ?

— Si, parfaitement ! J'ai eu l'émotion du coup, ça me suffit, mais il n'est pas de règle que je profite de la gourmandise d'une brème, dans u endroit amorcé pour du goujon.

Pendant ce temps, le canot s'avance lentement

— Ne bouge pas! Nous sommes arrivés, j vais placer les fiches.

Cette opération n'est pas facile, nous somme au milieu du courant et le fond de sable est tro mou pour maintenir la perche. Quand une es fixée, l'autre rencontre du rocher qu'elle ne peu perforer, il faut tater un peu plus loin. Mai Durosel s'acharne, il veut se fixer là ; plus loi il y a des herbes, et le voici qui s'épuise, le courant détruit aussitôt le résultat qu'il a obtenu les fiches ne peuvent tenir, il y en a une qui gliss dans l'eau, il faut la repêcher, le temps se pass et le trouble qu'on a jeté dans la rivière ren toute pêche impossible. On rattrape enfin la fich et Durosel dit :

— Nous ne pouvons plus pêcher là, d'ailleurs i y a un courant du diable, nous ne pourrions pa nous y maintenir. C'est dommage ! La place étai bonne : un fond de sable uni, deux mètres d fond seulement c'était parfait ! Je voulais te montre comment on prend du goujon. Mais je ne com prends pas ce courant, on aura ouvert les écluse

en amont. Oui ! regarde toutes ces herbes qui passent et cette eau sale. Nous n'aurions rien fait, allons ailleurs. Nous ne pècherons pas au goujon, mais je connais un trou où il doit y avoir du barbillon, ce n'est pas loin d'ici. Là, par exemple, nous pêcherons près du bord, sous les arbres, nous serons à l'ombre.

Et Durosel reprend ses avirons.

« — Tu ne connais pas le barbillon, dit-il, c'est un poisson qui est bête comme tout, et voici pourquoi :

« Le barbillon vit en société, bien entendu avec d'autres barbillons comme lui et il aime son intérieur ; il ne sort de chez lui que pour chercher sa nourriture, quand il l'a trouvée, il revient auprès de ses petits camarades : quand tu verras un barbillon, le soir, faire des cabrioles sur l'eau, tu peux aller sonder de ce côté là, tu trouveras un trou qui est sa demeure. Mais ce n'est pas pour cela qu'il est bête, écoute : Tu as donc trouvé la demeure du barbillon, c'est une chambre aquatique dont l'ouverture est assez étroite ; et dans laquelle les susdits poissons sont entassés comme des harengs dans un tonneau. Je ne sais pas si c'est pour se réchauffer, je crois plutôt que c'est pour se mettre à l'abri et puis enfin ils aiment la société, quoi !

« Lors donc que tu as déniché un trou semblable, tâche d'y introduire ton bout de ligne avec un fort

hameçon muni d'une boulette de gruyère; au bout d'un moment le gruyère sera avalé par un barbillon et tu l'amèneras dans ton épuisette, non sans résistance, car il se défend vigoureusement.

« Tu te figures peut être que le chambardement que tu as fait dans l'eau va effrayer les autres et les empêcher de mordre; il n'en est rien! Le barbillon est paresseux, il ne va chercher sa nourriture qu'à la dernière extrémité. Le bruit qu'a fait la prise de son camarade ne lui a fait faire d'autre réflexion que celle-ci : je voudrais bien avoir mangé du gruyère à sa place. Si donc tu lances une nouvelle fois ta ligne au même endroit, un autre barbillon gourmand viendra sauter dessus et ainsi, avec de la patience et du gruyère tu pourras prendre tous les barbillons logés dans la chambre.

« Et c'est pour cela qu'il est bête, car les autres poissons s'aperçoivent bien de la disparition d'un des leurs et s'éloignent, tandis que lui se fait pincer sottement. »

Pendant ce cours de pêche et d'histoire naturelle nous étions arrivés à la fameuse place où, pour notre part nous espérions mettre à profit les conseils de notre ami Durosel. Ce fut encore toute une affaire de nous installer là; ce diable d'homme choisissait des places impossibles. Il fallait nous attacher sous un saule dont les branches envahissaient le canot. Enfin, après l'avoir pas mal élagué

avec le couteau, nous nous trouvâmes assez bien placés à proximité de l'endroit voulu.

— Maintenant, dit Durosel, il faut sonder, car il n'y a pas de bonne pêche sans sondage. Il monte une ligne, y attache son plomb de sonde et prend le fond d'eau, mais ce ne fut pas fait en un instant car il cherchait le trou à barbillons et ne le trouvait pas. Enfin il s'écrie : — Je le tiens! Le flotteur, en effet, venait de s'enfoncer d'au moins cinquante centimètres. Allons! prends ta sonde et jette-la à côté de la mienne. Tu y es? Sens-tu le trou! Remarque bien la place, c'est là que nous allons pêcher.

Maintenant n'oublions pas l'amorce, c'est l'important! Durosel attire près de lui son baquet de terre glaise et y jette un litre d'asticots, du blé, du son et des vers de terreau coupés en petits morceaux, puis après avoir pétri la terre, il fait un certain nombre de boulettes qu'il jette à l'endroit où il avait sondé.

— Voilà dit-il, ceci est l'apéritif; les barbillons vont sauter là-dessus et se figurer que ça durera toujours. Quand il n'y en aura plus, ils seront mis en appétit et attendront là une autre distribution. C'est alors que nous interviendrons! En attendant laissons l'amorce faire son effet et déjeunons car mon estomac me dit que l'heure est venue, et tirant sa montre : — Je crois bien, il est midi.

— Avec tout ça, la matinée est perdue, dîmes-nous.

Durosel éclata de rire : — Perdue ! Mauvais pêcheur que tu es ! Mais au contraire, la journée est gagnée, nous venons de semer, nous n'avons plus qu'à récolter et ça sera vite fait !

Nous déjeunâmes lentement, bien entendu, mais nous en avions pris notre parti. Enfin, vers les deux heures, après avoir consolidé notre repas avec un verre de cognac, nous dîmes à Durosel :

— Et maintenant en pêche ! n'est-ce pas ?

Il faisait très chaud et malgré l'abri que nous avions trouvé sous les arbres, nous étions cuits. Durosel me dit : il est peut-être encore trop tôt, pêche si tu veux, moi je vais faire ma sieste. C'est mon habitude. D'ailleurs le poisson ne mord bien que le soir. Surtout ne t'avise pas de me réveiller, tu me mettrais de mauvaise humeur. Tu as tout ce qu'il faut : lignes, amorces, tu connais la place, marche ! et laisse-moi dormir. Là-dessus il s'allongea dans le fond du canot et dix minutes après il ronflait comme un moine.

Nous voici donc pêchant seul. Nous nous remîmes à sonder devant, puis loin, à droite, à gauche, il nous fut impossible de retrouver le trou aux barbillons et pour ne pas déranger Durosel, nous nous mîmes à pêcher au gardon.

Pendant ce temps, les heures se succédaient et Durosel ne se réveillait pas. Enfin, comme le jour

tombait et que le temps fraîchissait, il se retourna sur la coque du canot, allongea ses jambes, étira ses bras, ouvrit un œil et dit :

— Je crois que j'ai dormi longtemps.

— Parbleu! il est bientôt l'heure de rentrer.

— Eh bien montre-moi ta pêche, tu dois les avoir tous pris? Hein? Gaillard!

— Je n'ai rien pris du tout, qu'une douzaine de petits gardons que voilà!

— Veux-tu bien me jeter ça à l'eau! Comment, misérable! tu pêches au barbillon et tu prends des gardons! Mais il faut que tu sois ivre-mort de naissance!

Il était furieux!

— C'est que je n'ai pas pêché au barbillon, je n'ai pas retrouvé le trou.

— Sabotier? Et ça se dit pècheur! Allons! Démarrons, le coup sera bon pour demain, mais j'y reviendrai seul.

Le lendemain, il est allé ailleurs.

Durosel est le pêcheur qui ne pêche pas, mais qu'importe! Il est heureux ainsi.

LA PÊCHE AU BARBILLON

Un jour que je pêchais assez mélancolique,
Car je ne voyais pas se remplir ma boutique,
Un vieux arrêté près de moi,
Me dit en souriant : — « Prenez-vous quelque chose ? »
— « Pas beaucoup ! — « Vous avez amorcé, je suppose ? »
— « Parbleu ! » — « C'est étonnant ! — « Pourquoi? »

— « C'est que vous êtes là dans une bonne place,
« Que pêchez-vous ? « Ma foi, je pêche ce qui passe.
« Mais sans doute il ne passe rien. »
— « Vous m'étonnez vraiment ! L'endroit est favorable.
« Montrez-moi votre ligne ? Elle est abominable !
« Et puis, vous ne pêchez pas bien ! »

Je regardai le vieux, dont la mine revêche
M'amusait. — « Voulez-vous une leçon de pêche ?
M'insinua-t-il tout à coup,
— « Si ça vous est égal, je m'en vais vous apprendre.
« En moins de temps que rien, comment il faut s'y prendre.
« Car vous êtes sur un bon coup ! »

— « Un coup ? vous plaisantez ! cette phrase est mauvaise !
— « Excellente ! Sondons ! C'est bien ça ! La falaise
« Se trouve juste devant vous ;
« Vous pêchiez trop au large et ne pouviez rien faire.
« Donnez-moi maintenant des pelotes de terre
« Que je les jette dans les trous.

« Laissons-les maintenant goûter leur nourriture,
« Ces bons poissons, qui sont dans la falaise obscure,
« Pressés comme des bataillons.
— « Vous croyez ? » — « J'en suis sûr ! Je m'y connais peut-être
« Je suis le vieux Bernard, entendez-vous mon maître !
« Le grand pêcheur de barbillons ! »

A ce nom, bien connu sur les bords de la Seine.
Je m'incline et tout bas je me dis : Quelle veine !
Et puis, l'interrogeant soudain :
— « Comment connaissez-vous aussi bien leur retraite ? »
— « Si l'on veut, me dit-il, en faire la conquête
Vraiment ! ce n'est pas bien malin !

« Il faut savoir un peu d'histoire naturelle,
« Les mœurs de ces poissons, soit mâle, soit femelle,
« Et puis ce qu'ils aiment le mieux ;
« Leurs endroits préférés, leurs goûts, leurs habitudes ;
« Moi, voyez-vous, je n'ai pas fait beaucoup d'études.
« Mais j'observe et suis curieux. »

Tout en pêchant, Bernard causait, l'œil à sa flotte :
— « Le barbillon, Monsieur, qui chérit la pelotte
« Ne court pas après, il l'attend.
« Aux mois de juin, juillet, août, surtout en Septembre,
« Ainsi qu'un bon bourgeois, il reste dans sa chambre
« Qui n'est pas splendide pourtant !

« C'est un trou très profond. Avec le plomb de sonde
« Que, dans l'endroit choisi, l'on promène à la ronde.
« On finit par le découvrir.
« C'est là qu'il se cantonne avec ses camarades.
« Quand parfois au dehors il fait des promenades,
« Son seul but est de se nourrir.

« Quand son repas est fait, il rentre au domicile.
« De plus, ce poisson est tellement imbécile

« Que, dès que le premier est pris,
« Malgré le mouvement causé par sa capture,
« Les autres se font prendre et l'on peut, je vous jure,
« Les sortir tous de leur logis.

« Mais, pour pêcher ainsi, votre ligne volante
« Ne peut pas vous servir, elle est insuffisante ;
« Prenez une permission
« Et vous pourrez, n'ayant plus le besoin de feindre,
« Pêcher à soutenir, comme il vous plaît, sans craindre
« L'affreuse contravention.

« Pêcher à soutenir, c'est mettre une boulette,
« Qu'avec des asticots bien vivants l'on apprête,
« A l'entour de son hameçon
« Et qu'on laisse tomber doucement. Le crin raide,
« Quand l'appât est mangé, redevient libre et cède ;
« Vous ferrez alors le poisson ! »

Et pendant qu'il causait, toutes les dix minutes
Il en prenait ; dans l'eau c'étaient de longues luttes,
Car le barbillon résistait
Et l'épuisette entrait incessamment en scène.
Le gaillard avait l'air de dépeupler la Seine
Et moi, j'étais très satisfait.

Cette leçon pour moi n'a pas été perdue !
Plus d'un naïf pêcheur voudrait l'avoir reçue.
Et, quoiqu'il fut un peu bavard
Et, peut-être, uu peu trop imbu de sa science,
Je n'oublierai jamais, ayez-en l'assurance,
La leçon du père Bernard !

LE PÊCHEUR PAYSAN

Celui-là, c'est le père Mathieu. Il doit toujours y avoir un père Mathieu dans un village riverain d'une rivière.

Le père Mathieu n'a pas d'âge : de cinquante à soixante-dix ans, on peut choisir. Il est ridé comme une pomme à Pâques, il est un peu voûté et marche lentement, mais il ne connait pas la fatigue, la maladie non plus, car il n'est jamais resté un jour couché. De quoi vit-il ? On ne sait pas : d'un morceau de pain frotté d'ail ou d'oignon probablement car son haleine est pénétrante. Autrefois il cultivait la terre, mais maintenant il ne fait plus rien. Il habite une masure au bord de l'eau, au bout du village et ne voit personne, il vit seul.

Quand il vient de temps à autre au cabaret il demande quelque chose de doux, qu'il boit debout ; ce n'est pas un ivrogne.

On dit qu'il a de l'argent caché, mais on n'en sait rien. Les paysans solitaires ont toujours de l'argent caché ; quand ils meurent, on ne trouve rien chez eux. Ce qu'on sait mieux, car on le

voit, c'est que le père Mathieu pêche toute la journée et quand un gros bonnet du pays a besoin d'une belle pièce pour un repas, c'est à lui qu'il s'adresse.

Il est pourtant mal outillé, le bonhomme. Quand on le voit sous un saule au bord de l'eau avec une gaule informe, raccommodée en plusieurs endroits et soutenant une ligne terminée par un énorme hameçon, on se demande ce qu'il peut bien prendre. Il n'en est pas moins vrai qu'il ne revient jamais bredouille.

Dans ce village on dit qu'il a des secrets de pêche.

Les secrets du père Mathieu sont un peu ceux de Polichinelle et nous allons vous les faire connaître.

Il a d'abord le temps ! Chose importante !

Puis la patience, ce qui est à considérer.

Sa ligne est imparfaite, mais elle est tout de même solide.

Son hameçon est gros, mais il ne pêche que le gros poisson.

Il amorce avec des bouses de vache, du crottin de cheval, mais ces appâts sont excellents.

Il a de bons yeux, le poignet solide et n'éprouve pas la moindre émotion; et puis il sait pêcher.

Voilà les secrets du père Mathieu.

Il est finaud, le vieux, il connaît sa réputation

de bon pêcheur et parfois il s'amuse à mystifier les amateurs qui l'interrogent.

— Enfin ! pour prendre comme ça du poisson à coup sûr, Père Mathieu, c'est pas possible, vous avez un truc. Moi, je ne suis pas d'ici, vous pouvez bien me le dire, je ne vous ferai pas tort, et je vous donnerai ce que vous voudrez.

— Oh ! mais monsieur, je ne vends pas mes secrets.

— Je vous promets d'être discret, je ne dirai rien à personne.

— Ben vrai ?

— Bien vrai !

— Et ben, je ne peux pas vous dire mon secret n'est-ce pas ? Un secret c'est un secret ! Que je vous le dirais, que ce ne serait pas un secret. Mais revenez demain et je vous donnerai le moyen de prendre du poisson.

Le lendemain le solliciteur revint.

— Eh bien, père Mathieu, êtes-vous décidé à me donner ce que vous m'avez promis ?

— Tenez, dit le paysan, en lui donnant une petite bouteille pleine d'un liquide jaunâtre, v'la une bouteille dans quoi qu'est le secret. Vous tremperez votre amorce dedans et vous prendrez du poisson à tout coup.

Le solliciteur partit enchanté.

Le père Mathieu en se retirant riait dans sa barbe et grommelait à mi-voix :

— Eh! Eh ! Le père Mathieu est finaud, on croît le mettre dedans, mais on se trompe ! Il sera bien malin, le bourgeois, s'il prend du poisson avec ce que je lui ai donné. C'est de l'eau de la mare où je fais pipi, ah ! ah !

Mais si le père Mathieu est pêcheur, il est aussi maraudeur et cela se conçoit, car lorsqu'on lui a demandé du poisson, il faut à tout prix qu'il le fournisse, sans quoi sa réputation serait perdue. Alors, en se cachant, il pratique la pêche à la main, il déniche les poissons dans leurs trous, il construit des engins primitifs qui n'en sont peut-être que plus désastreux ; il se sert même de la coque du levant et de la dynamite. Impossible de le prendre sur le fait car il choisit son heure et ses endroits.

Les pêcheurs du pays ont essayé vainement de se lier avec lui, il repousse toutes leurs avances, il considère la rivière comme la sienne et en est jaloux.

— Vous pêchez là, Monsieur? Vous ne prendrez rien! D'ailleurs il n'y a plus de poissons dans la rivière.

Et si par hasard, vous avez trouvé une bonne place qui vous a procuré une belle pêche, n'y revenez pas le lendemain, vous y perdriez votre ligne et vos hameçons, le père Mathieu y a jeté des fagots.

LE GARDE-PÊCHE ET LE MINISTRE

Un ministre... — Souffrez, lecteur, que par prudence
Je ne vous dise pas son nom.
Il aime beaucoup qu'on l'encense,
Mais dès qu'on le plaisante, non.
Il relève la tête et prend l'air le plus digne !
Une faiblesse, quoi ! —
Donc, ce ministre aimait à pêcher à la ligne,
Je puis le dire, autant que moi.
Chaque fois qu'il pouvait quitter son ministère
Avec tous ses engins on le voyait s'asseoir
Loin des autres pêcheurs dans un lieu solitaire
Et c'est là qu'il pêchait du matin jusqu'au soir.
Un jour qu'il soutenait sa ligne patiente
A la pointe d'une île, à l'abri du soleil,
Au moment où, l'œil en éveil,
Il guettait les sursauts d'une touche hésitante,
Un garde-pêche tout à coup
Surgit près du canot où pêchait l'Excellence
Et, sans aucun souci de déranger son coup,
Lui dit de lever sa séance :
— « Ce bras est réservé, vous devez le savoir,
« Le poteau que voici signale la défense,
— « Il est derrière moi, je n'ai pas pu le voir,
Dit le ministre, eh bien, je vais changer de place ! »
— « Auparavant, il faut que je vous fasse
« Un bon procès-verbal. Ah ! c'est ma mission,
« Puisque je vous ai pris en contravention. »

— « Je n'en disconviens pas, mais j'ignorais... » — « Personne
« Ne doit ignorer la loi !
« Maintenant donnez-moi votre ligne... » — « Pourquoi ? »
— « On la saisit toujours au pêcheur qui braconne. »
— « Mais j'ignorais, vous dis-je. » — « Allons soumettez-vous
« Vous êtes en défaut. Comment ! vous êtes sous
« Le poteau qui vous dit : — La pêche est interdite
« Dans ce bras réservé ! Juste à cette limite
« Vous êtes installé ! C'est un peu fort aussi !
« Je ne suis pas encor si naïf, Dieu merci !
« Pour croire à vos propos ! Puis, ce n'est pas le diable !
« Vous perdrez vos engins, c'est de peu de valeur,
« Et vous paierez de plus l'amende, c'est probable ;
« Exécutez-vous sans douleur !
« Et d'abord donnez-moi votre nom, votre adresse ? »
Le ministre se dit : — Il faut user d'adresse ;
Si je me nomme, on va joliment m'éreinter ;
Mes collègues d'abord, puis ensuite la *Presse*
Mon portefeuille y peut rester !
Ce garde est trop zélé pour n'être pas sensible
Aux pièces de cent sous ; ce serait étonnant
Si j'étais tombé sur un garde incorruptible !
— « Voyons, dit-il, mon brave, il est bien évident
« Que je suis en défaut, mais c'est par ignorance.
« Avoir pris trois poissons n'est pas un attentat,
« Je n'ai pas ruiné l'Etat ;
« Et d'ailleurs, dans cette occurrence,
« Il n'est que vous et moi qui sachions le délit,
« Vous n'en retirerez du reste aucun profit,
« Transigeons ! — Autre part je vais chercher ma place ;
« Pas de procès-verbal ! Bien mieux,
« Tenez, voici cent sous !... Voyez-vous, le temps passe
« Et le temps est très précieux ! »
Cent sous ! Le garde-pêche hésitait. Mais la pièce
Le tentait cependant. — Qui le saurait, enfin ?
Cent sous ! Parbleu, cent sous ce n'est pas la richesse,
Mais cela fait pas mal de bouteilles de vin !

Il accepte ! — Ravi, le ministre abandonne
Sa place, mais le garde oubliant ses rigueurs
Lui dit : — « Restez-donc là puisque la place est bonne
« Je vais aller ailleurs ! »
Huit jours après, le garde est convoqué d'urgence
Au ministère. Il croît qu'on a fait quelqu'erreur,
Mais il y va pourtant. On l'appelle. — Il s'avance
Et dans l'homme d'état reconnaît le pêcheur.
Or, le ministre était spirituel, mais rosse,
Et sa plaisanterie était toujours féroce :
— « Me reconnaissez-vous, mon brave ? » — « Assurément !
Dit le garde — c'est vous-même, je le confesse,
« Qui m'avez l'autre jour fait cadeau d'une pièce. »
— « Vous l'avouez ? » — « Parfaitement ! »
— « Eh bien, vous devinez ce que je veux vous dire ? »
— « Mon Dieu, non ! » — « Le pêcheur a voulu vous séduire
« C'était son droit ! Et vous n'avez pas résisté.
« Mais le ministre a des devoirs, il les invoque.
« Eh bien, que direz-vous, mon cher, s'il vous révoque ?
« Ne l'avez-vous pas mérité ?
Le garde se taisait. — « Voyons ! Il faut répondre
« Défendez-vous un peu ; je viens de vous confondre ;
« Je vous ai corrompu, vous pouvez essayer
« De me corrompre, on peut aussi m'amodier
« Je ne suis pas parfait ! » — Au fond de sa pensée
Le garde se disait ! — Quelle somme insensée
Faudra-t-il lui donner, si je veux être absous ?
Enfin, je ne puis pas lui proposer cent sous
Comme il a fait pour moi la semaine passée !
Les yeux sur le parquet il restait interdit
Et se taisait, alors le ministre lui dit :
— « Rendez-moi mes cent sous, c'est trop juste, je pense,
« Puis cent autres, afin d'acheter mon silence ;
« Vous voyez je ne suis pas dur ! »
Pour terminer, ce ministre ironique
Donna les dix francs à l'Assistance Publique ;
Pourtant, je n'en suis pas très sûr !

LES FEMMES QUI PÊCHENT

De même qu'il y a des femmes qui chassent qui fument, qui plaident, etc..., en un mot qu empiètent sur le domaine de l'homme, pourquo n'y aurait-il pas des femmes pêcheuses ?

Des pécheresses, n'en parlons pas.

En général, la femme n'aime pas à pêcher à l ligne ; les apprêts de ce sport lui répugnent e cela se conçoit : mettre des amorces vivantes e dégoûtantes à un hameçon, pétrir de la terre glais mélangée avec ces amorces, manier le poisson qu vient d'être pris, sont des opérations peu ragoûtantes. Puis la femme manque un peu de patience, si ça ne mord pas tout de suite, elle s décourage, elle s'ennuie et la gaule est bien vit mise de côté.

Ensuite elle est bavarde, — pardon mesdames ! — nous voulons dire qu'elle aime à causer à plaire, il faut qu'on s'occupe d'elle et la pêch demande une attention continue.

Dans une partie de pêche, une femme, surtou une femme aimable, est un trouble fête, car il es

impossible de flirter en même temps avec elle et avec le poisson, il faut choisir.

Tout naturellement, c'est elle qu'on choisit.

Donc, généralement, la femme n'est pas pêcheuse.

Mais il y a des exceptions. Sur les jeunes filles il ne faut pas compter ; quand on est jeune fille et même jeune femme, ce n'est pas à la ligne qu'on pêche.

C'est dans les femmes qui approchent de la maturité, qui n'ont plus de distractions mondaines, dont les illusions se sont envolées, qu'on rencontre des ferventes fidèles de saint Pierre.

Celles-là ne dédaignent pas de mettre la main à la pâte et manient la gaule comme de vieux pêcheurs.

Il y en a de très habiles.

A Poissy, Mme Céline Chaumont, l'actrice charmante dont on n'a pas oublié les succès sur les scènes parisiennes, fait, avec son mari, M. Mussay, l'ex-directeur du Palais-Royal, des séances de pêche au goujon qui ne se terminent qu'à la nuit et est aussi fière de la friture qu'elle rapporte que des bravos qu'on lui prodigue le soir au théâtre.

A Andresy, Mlle Desclausas se livre à la pêche de la carpe. Cette pêche est moins mouvementée, car la carpe goûte longtemps l'appât et ne se prend pas facilement ; les captures sont espacées.

La fantaisiste actrice trompe l'ennui en regardant son bouchon d'un œil et en apprenant ses rôles de l'autre. Elle ne perd pas son temps. Mais elle est habile, et, quand la carpe mord, le rôle a tort.

Il n'y a pas que des actrices pour pratiquer ce sport ; de bonnes bourgeoises accompagnent leur mari dans leur bateau et sont souvent plus habiles que lui.

Nous en avons connu une, petite, frêle, agaçante, avec cela jolie, qui revenait toujours avec son filet plein. Son mari n'aimait pas beaucoup la pêche, mais il l'accompagnait volontiers. C'était un brave garçon, insignifiant, mais qui adorait sa femme et il se disait : Je ne sais pas si ma femme m'aime, mais tant qu'elle pratiquera la pêche, je suis sûr qu'elle n'en aimera pas un autre que moi.

Or, un jour il tomba malade.

— Ne te prive pas, chérie, va à la pêche sans moi, il faut te distraire. On me soigne bien à la maison, je n'ai pas besoin de toi.

La petite femme vint donc pêcher seule, une fois, puis deux, puis trois, puis d'autres.

Le mari ne se rétablissait pas.

— Ah ça ! mais, lui dit-il un jour, comment se fait-il que tu ne rapportes plus de poisson ?

La femme rougit.

C'est que... je ne sais pas ! Ça ne mord plus !

Le mari ne dit rien, mais comprit. — Elle a un amant, pensa-t-il ; je suis sûr qu'elle ne va même plus au bord de l'eau.

Et, comme c'était un philosophe, il murmura :

— L'imbécile ! Elle pouvait bien acheter du poisson.

ÇA MORD!

I

Au bord du fleuve assis, ils parlaient à mi-voix;
Lui, dans les doigts de Jeanne entremêlait ses doigts
Et, les yeux dans les yeux, lui répétait : « Je t'aime! »
Elle, se laissait faire en disant : — « Finissez!
« Voyons, Robert, je vais me fâcher, c'est assez!
« Reprenez votre ligne et pèchez votre brème! »
Mais il se moquait bien de la brème, vraiment!
Il pêcherait d'ailleurs dans un autre moment.
Maintenant excité par la coquetterie
De Jeanne, il était pris d'un amoureux transport
Et voulait l'embrasser, quand celle-ci s'écrie :
Attention! Ça mord!

II

Mais ça ne mordait pas à la ligne, placée
Sur la berge et depuis quelque temps délaissée :
— « Jeanne! Ne soyez pas ainsi comme un glaçon!
« Je vous aime ! » — « Bien peu ! Quand je vous ai fait signe
« Qu'un malheureux poisson taquinait votre ligne
« Vous n'avez plus pensé qu'à prendre le poisson.
« Quand on aime vraiment, rien ne doit vous distraire
« Il ne faut voir que moi lorsque l'on veut me plaire! »

— « Eh bien oui, j'en conviens, pardonnez-moi, j'ai tort ! »
Elle sourit ! L'aveu calma la jeune femme
Et Robert lui prenant un baiser plein de flamme
Se dit tout bas : — « Ça mord ! »

III

Mais le sait-on jamais quand ça mord ! Les coquettes
Savent de cent façons faire tourner les têtes,
Et Jeanne était experte en cet art dangereux
Qui consiste à promettre avec une voix douce
Et qui l'instant d'après vivement vous repousse
Au moment décisif où l'on croit être heureux.
Après l'ardent baiser, Jeanne fut courroucée,
Ou du moins le parut ; au fond de sa pensée
Elle aurait bien voulu céder, mais pas encor !
Le désir s'accroissait chez elle avec la lutte
Et, bien qu'en faisant tout pour retarder sa chute,
Elle disait : — « Ça mord ! »

IV

Et de fait, ça mordait beaucoup de part et d'autre,
Mais tout à coup, Robert, faisant le bon apôtre,
Et devinant son jeu, parut se refroidir ;
Il ne l'attaqua plus et, d'une voix maligne
Il lui dit simplement : — « En pêchant à la ligne
« Je serai plus heureux ! — Comme il va la saisir,
Jeanne, au premier moment, parut tout interdite
Puis vivement lui dit, dans une ardeur subite :
— « Non ! restez près de moi, pardon, Robert, j'ai tort !
« Je vois que vous m'aimez, oui, j'en suis convaincue ! »
Et tombant dans ses bras, palpitante, éperdue,
Elle ajouta : « Ça mord ! »

LE MARAUDEUR

De même qu'il y a des rats d'habitation, il y a des rats d'eau qui souvent, presque sous vos yeux rongent vos filets et dévorent votre poisson. La même classification existe parmi les pêcheurs à la ligne et l'on peut certainement traiter de rats d'eau les maraudeurs qui ravagent les cours d'eau poissonneux. Nous en avons connu un qui opérait à Poissy et qu'on appelait : « *Allume-ma-pipe* ». Ce nom singulier n'a jamais été expliqué.

Allume-ma-pipe était un grand gaillard d'une quarantaine d'années, il avait peut être moins, mais son teint basané, sa barbe rousse inculte, ses cheveux embroussaillés, et de nombreuses rides précoces lui donnaient l'air de commencer son neuvième lustre. Sa mise était sordide, mais il semblait fier de ses loques. Il était marié et avait deux enfants. Il demeurait dans une roulotte parquée dans des terrains vagues. Quel était son métier? Il les avait tous et en changeait continuellement. Tantôt on le voyait fabriquer des petits jouets d'enfant qu'il allait vendre dans les communes environnantes; tantôt il se faisait ramasseur de

vers de vase qu'il cédait aux marchands d'amorces, mais son métier véritable était la maraude nocturne, le pêche défendue qu'il exerçait avec une grande habileté.

C'était d'ailleurs un excellent pêcheur dans toute l'acception du mot.

Il rôdait souvent autour des bateaux et vendait des vers de vase. Parfois, impatienté de voir que ses clients ne prenaient rien, il enjambait le bateau, vous prenait la ligne des mains et la disposait à sa façon. Il demandait un crin, une racine, un hameçon, le couvrait de vers de vase et pêchait à votre place. Quand il avait pris cinq ou six poissons, il vous disait : voilà comme on pêche, continuez ! On lui donnait une petite pièce blanche et il était content.

D'autres fois un amateur le retenait pour une matinée. Il l'emmenait pêcher avec lui et lui disait qu'il lui fallait cinq kilos de poisson pour midi. Allume-ma-pipe en prenait plutôt davantage, il était grassement payé et on ne le voyait plus de la journée... que dans les cabarets.

Mais la nuit, il n'était pas inactif ; il détachait le premier bateau venu et se glissait le long des rives pour se fixer à une place connue de lui. Là, il amorçait, en plaçant des boulettes sur le plat de l'aviron, qui les laissait glisser dans l'eau sans bruit à l'endroit choisi. C'est à peine s'il voyait, mais aucun mouvement de sa ligne ne lui échap-

pait et il rapportait toujours de ses expéditions un nombre respectable de gros poissons. A l'aube, il remettait le bateau à sa place et se rendait à pied à Saint-Germain, où il vendait sa récolte.

D'autres maraudeurs, moins bons pêcheurs jettent l'épervier toute la nuit. Ce sont les plus dangereux. A onze heures du soir si vous passez le long d'une berge, et entendez un bruit qui ressemble à une poignée de grains de blé jetée à l'eau, souvenez-vous que c'est l'épervier du maraudeur qui travaille. N'intervenez pas, il pourrait vous en cuire, les maraudeurs sont capables de tout; c'est pour cela que les gardes-pêche les évitent et que même parfois ils sont associés avec eux.

Du reste le maraudeur est aussi braconnier. Suivant l'occasion, il remise le filet pour prendre le fusil, ou plutôt pour prendre un autre filet dans lequel il recueille les perdrix et les faisans au lieu des chevesnes et des brèmes. Le bien d'autrui est considéré par lui comme le sien au grand détriment des chasses et des pêches qui se dépeuplent de plus en plus.

MARAUDE NOCTURNE

Ainsi qu'un vaste champ de blé
Parsemé de fleurs éclatantes,
Le firmament est constellé
De mille étoiles scintillantes,
Et, de l'horizon émergeant
La lune jette sa lumière
Sur le milieu de la rivière
Qui semble un long ruban d'argent !

Il fait trop clair pour la maraude ;
Pourtant, évitant tous les bruits.
Dans son bateau le pêcheur rôde
Ainsi qu'il fait toutes les nuits.
Il suit les contours de la rive,
A l'ombre des arbres penchés
Où les oiseaux de nuit cachés
Font entendre leur voix plaintive.

Les gardes les connaissent bien,
Ces coutumiers de maraudailles,
Pourtant ils ne leur disent rien,
Car ils ont peur des représailles.
Aussi, vainement, les pêcheurs
Adressent-ils plainte sur plainte,
Les maraudeurs jettent sans crainte
Partout leurs filets destructeurs.

Chaque nuit, lorsque le silence
Par nul bruit fâcheux n'est troublé,
Sous le buisson noir qui s'avance
Il semble qu'on jette du blé.
Ce bruit, c'est l'échiquier vorace
Qui lancé très habilement
Vient ramasser rapidement
Tout le poisson de votre place.

Et, toute la nuit, l'on entend
Ce bruit, sur l'une ou l'autre rive.
C'est vainement que l'on défend
Cette pêche trop productive,
Les gardes tiennent à leur peau ;
Il savent que ces misérables,
S'ils s'approchaient, seraient capables
De les jeter très bien à l'eau.

Cependant la nuit se consume
Dans ce travail dévastateur ;
Le matin, à travers la brume,
Le soleil montre sa lueur ;
Le maraudeur vite s'éloigne
Et porte ce qu'il a pêché
Frauduleusement au marché.....
.....Si le garde avait de la poigne ?

L'après-midi, tranquillement,
Le maraudeur, changeant d'allure,
Vous parle de repeuplement,
Vous dit que la pêche est bien dure !
Si vous êtes compatissant
Vous soulagez son indigence,
Mais l'autre nuit il recommence....
Et le garde est toujours absent !

LES SOCIÉTÉS DE PÊCHE

Un des ennemis du pêcheur à la ligne c'est le pêcheur au filet. Celui-ci non seulement prend du poisson, mais il détruit la réserve de pêche. Vous vous êtes attardé parfois, en flânant sur les berges de la Seine à regarder un bateau monté par deux hommes. Le bateau plat descend le cours du fleuve, l'un des deux hommes tient les avirons, l'autre est debout à l'arrière qui drape sur son épaule un épervier. L'épervier est ce filet garni de balles de plomb, qu'on lance d'un coup d'épaule et qui se déploie sur le fleuve dans lequel il descend rapidement. Quand le pêcheur relève son épervier, l'engin destructeur a ramassé tout ce qui se trouvait sur son passage : gros et petit poisson, comme aussi branchages, pierres et herbes de toutes sortes. Il fait alors le tri de sa capture : les branches, les herbes sont rejetées dans l'eau, mais les poissons, petits ou gros sont recueillis dans une boutique placée aux pieds du pêcheur. S'il jetait son épervier au milieu du cours d'eau, dans les grands fonds, le pêcheur ne prendrait que du gros... ou rien du

tout, mais il a soin de ne le lancer qu'au bord des herbiers où se trouve le fretin et alors on conçoit que trois ou quatre pêcheurs de ce genre qui commencent leur travail au petit jour et ne l'arrêtent qu'à la nuit noire, dépeuplent aisément un canton de pêche.

Tout le monde peut pêcher dans un cours d'eau avec une ligne, une seule, tenue à la main, mais les cours d'eau sont divisés en cantons de pêche qui sont soumissionnés et deviennent la propriété des adjudicataires de la pêche. Ceux-ci, à leur tour donnent un certain nombre de permissions de différentes catégories. L'une autorise la pêche avec des lignes de fond, des pelotes et différents engins peu meurtriers, l'autre, la grande permission, est acquise aux pêcheurs au filet. Bien entendu ces permissions ne se donnent pas pour rien.

Les cours d'eau sont donc bloqués plus ou moins selon les permissions accordées et le pêcheur à la ligne se trouve réduit à la portion congrue, s'il ne rencontre pas un endroit très poissonneux.

Les bons chevaliers de la gaule, après avoir souffert longtemps de cet état de choses, ont depuis plusieurs années secoué leur apathie, ils se sont réunis, syndiqués et ont enfin trouvé le moyen de pêcher en paix en empêchant la dévastation de leurs cantons.

Qu'ont-ils donc fait pour cela?

Une chose bien simple. Ils ont soumissionné

eux-mêmes leurs cantons de pêche et supprimé ainsi les pêcheurs au filet. Ils n'ont plus à lutter que contre les braconniers, et ils sont nombreux : mais chaque membre de chacune de ces sociétés étant aussi son garde-pêche, le braconnage devient par le fait plus difficile et la conservation du poisson plus effective.

Les Sociétés de pêche, quoique fondées pour prendre le poisson, sont donc aussi les conservatrices du poisson, car dix pêcheurs à la ligne en détruisent bien moins qu'un seul pêcheur à l'épervier.

Le marquis de Breteuil, Président d'honneur du syndicat central définit ainsi le but de ces Sociétés :

« Il s'agit d'abord d'interdire à quelques-uns de s'approprier ce qui doit appartenir à tous et aussi de détruire avant l'âge les nouvelles générations ou de les empêcher de naître par les pêches en temps de frai. »

Jusqu'alors le gouvernement n'avait accordé aucune protection à la pêche à la ligne, assurément inoffensive et qui ne pouvait pas lui nuire, mais depuis les syndicats et les sociétés, il a compris qu'il fallait compter avec cette association comme avec les autres et il est moins insoucieux.

C'est qu'en effet, il ne s'agit pas d'un petit nombre; c'est par milliers qu'il faut compter les pêcheurs à la ligne; une société, *La Ligne Picarde*

a en ce moment plus de 1500 membres et les autres, dans toute la France sont à l'avenant.

Au mois d'août 1898, le Syndicat Central qui se tenait à Paris, signalait 214 sociétés de pêche, qui s'étaient fait représenter sans compter les fédérations de Reims et de Paris qui sont très importantes. Aujourd'hui ce nombre doit être au moins doublé.

Vous savez maintenant ce que sont ces *Sociétés de pêche*, leur but et leur utilité, mais les *Concours de pêche* vous sont encore inconnus et je vais vous les faire connaître.

Si jamais un Concours n'a rien prouvé, c'est bien celui-là.

Dans un concours de dessin, il y a le modèle qu'il s'agit de représenter.

Dans un concours de tir, il y a le but qu'il faut atteindre.

Mais dans les concours de pêche, en général, ce qu'il n'y a pas, c'est le poisson.

S'il y était, et encore il faudrait qu'il y fut en abondance, — on comprendrait le concours, car il prouverait l'habileté du pêcheur qui en a pris le plus. Mais le poisson y est rare et le peu qui est capturé ne prouve en rien l'excellence du pêcheur.

Voici, sur une berge, les pêcheurs placés à quelques mètres l'un de l'autre, surveillés par des commissaires. Le signal est donné, les lignes s'a-

battent sur l'eau. La pêche commence et va durer deux heures. Et que va-t-il se passer?

Comme chez les escamoteurs, le fleuve n'est nullement préparé, chacun le prépare au moment même de la pêche, aussi le poisson, qui n'est pas prévenu, qui n'est attiré par rien, brille-t-il par son absence.

Mais voici une exclamation ! Un pêcheur quelconque, vient de prendre le premier poisson ! Celui-là a droit à un prix. — Il n'est pas plus fort que les autres, il est seulement plus heureux : mais attendez, si les poissons manquent, les prix ne manquent pas. Les sociétés sont généreuses, jugez en, voici la liste des récompences :

Prix pour le premier poisson pris.
— pour le plus gros.
— pour le plus petit.
— pour le plus fort poids.
— pour le plus grand nombre.
— des Présidents.
— des Trésoriers.
— des Sociétaires.
— des Cantinières
— de drapeaux.
— de bannières.
— de tenue.
— d'éloignement.
— de Cartel (?)

Il doit y en avoir bien d'autres, il ne serait même pas étonnant qu'il y eut un prix pour le pêcheur qui n'a pas pêché.

Quels sont donc ces prix distribués si généreusement ? Il y a d'abord des médailles : Médailles d'or, de vermeil, d'argent, de bronze ; puis des prix en argent depuis 20 fr. jusqu'à cinq et six cents francs enfin des prix en nature : cannes à pêche, porte-ligne, etc.

Nous lisons dans un journal qui rend compte d'un concours de pêche dans la Mayenne.

« Prix du plus petit poisson — M. Duval, Professeur de Gymnastique gagne un mouton vivant ! » Ce mouton donné comme prix de pêche est un rêve !

Ce professeur de Gymnastique est un malin, sans se donner de peine, sans mouiller sa chemise, il a trouvé moyen de devenir propriétaire d'un troupeau :

Ces concours de pêches nous paraissent donc de simples fumisteries. Ce sont des prétextes à balades joyeuses, à réunions amicales, soit! mais la pêche ne joue pas un grand rôle dans ces manifestations.

Les conditions du concours sont d'ailleurs des plus bouffonnes : Nous admettons qu'on récompense le plus gros poisson — quoique le pêcheur, a moins qu'il pêche au gros — n'y soit pour rien ; le plus fort poids et aussi le plus grand nombre,

mais les autres récompenses sortent du cadre et les prix de Présidents, Trésoriers, sociétaires, cantinières, drapeaux, bannière comme aussi le prix de tenue et d'éloignement sont ridicules.

Quant à récompenser le vainqueur du plus petit poisson cela nous semble phénoménal.

Voulez-vous un exemple de la futilité de ces concours ? Tout récemment, une société de pêche fit annoncer avec force réclames un concours de pêche au brochet dans les étangs d'un de ses membres.

Aussitôt les sociétaires s'agitèrent, car il y avait des prix, et le jour venu, ils se mirent en route, musique en tête, étendard déployé, ligne sur le dos et escortés d'une cantinière.

Le concours dura quatre heures et les vaillants champions prirent à eux tous un brochet de 150 grammes. Nous disons à eux tous, car la devise de cette société est *un pour tous* et aussi *tous pour un*.

Ce résultat les défrisa un peu, aussi résolut-on d'annuler le concours, mais cela ne fit pas l'affaire de celui qui avait pris le brochet. Il réclama le premier prix !

Il aurait pu exiger également un prix distinct pour le premier poisson pris, pour le plus gros, le plus petit, le plus fort poids, le plus grand nombre etc.

Au retour, la musique s'était éclipsée, la canti-

nière aussi et les sociétaires rentrèrent chez eux sans tambour ni trompette, se gardant bien de donner aux journaux de la localité le résultat du concours.

Pour terminer, le vainqueur du fameux brochet, qui tenait à son prix, ne fut calmé que par la promesse qui lui fut faite que son poisson compterait dans le résultat d'un prochain concours.

Nous n'avons pas à intervenir dans ces règlements de concours mais nous croyons que ceux qui les ont établis n'étaient pas précisément des pêcheurs.

Et voici pourquoi :

Les poissons ne mordent pas à toutes les amorces : ceux-ci mordent au ver de vase, ceux-là au blé, d'autres à l'asticot, d'autres au ver de terreau, etc. Pour qu'il y ait égalité dans le concours, il faut que les pêcheurs emploient tous la même amorce pour pêcher les mêmes poissons.

Ainsi par exemple voici un pêcheur qui veut avoir le prix du plus grand nombre. Que fait-il ? Il pêche à l'ablette, entre deux eaux, avec une ligne à 4 hameçons, n° 17, garnis de vers de vase après avoir amorcé au son et à l'asticot il est sûr — s'il y en a ! ! ! — de prendre une friture copieuse d'ablettes.

Nous trouverions donc plus juste d'organiser des pêches spéciales : Au gardon, à la brème, au

chevesne, au goujon, etc. De cette façon le pêcheur montrerait réellement son savoir.

Il nous semble aussi que le temps accordé à la pêche des concours, est trop court. Deux et trois heures sont insuffisantes pour prouver qu'on est bon pêcheur. Il arrive souvent qu'après une déveine d'une demi-journée, on remplisse son filet en une demi-heure.

Nous avons lu dernièrement dans un journal Picard l'annonce d'un concours pour la pêche au brochet de 8 à 10 heures du matin. Comme aucune amorce n'a rassemblé ce poisson vorace et qu'on va le chercher où il peut être, il est probable qu'on l'aura averti préalablement de se trouver à son poste en même temps que les pêcheurs !

Individuellement le pêcheur est un être calme et doux, qui aime plutôt la solitude et satisfait sa passion loin du bruit et du mouvement.

Le pêcheur de sociétés est tout autre. Il est enrégimenté et très fier d'avoir des chefs, des théories et des cantinières. Il aime le panache. Son association a un titre particulier, une devise, une bannière, elle a même une musique. Il a un uniforme sur lequel il porte avec ostentation les médailles qu'elle distribue. Il ne doute plus de rien, il s'attend d'un jour à l'autre à être nommé « champion du Monde » ou « premier pêcheur du Monde. »

En réalité il pêche comme tout le monde, peut

être un peu moins bien, je n'ose pas dire beaucoup plus mal.

La pêche à la ligne demande le recueillement et aussi l'isolement : Le bruit, le piétinement effrayent le poisson. Elle demande aussi l'inspiration pour choisir la place, changer l'amorce, profiter de l'heure.

Somme toute l'avantage de ces sociétés de pêche, c'est d'empêcher la destruction du poisson par les pêcheurs au filet, et de faire déserter les cabarets...

Cependant il y a la cantinière !

* * *

Post-Scriptum. — Vous vous demandez peut-être pourquoi l'Etat protège ces sociétés de pêche qui ont pour but de conserver le poisson... en le pêchant à la ligne ?

Ne cherchez pas : Dans tout pêcheur il y a un électeur et tous les moyens sont bons pour se procurer une majorité.

Les deux Pêcheurs

SCÈNE SUR SEINE

LES DEUX PÊCHEURS

PERSONNAGES

MM. DUBOCAL, ancien herboriste, très prud'hommesque.
GARDONNEAU.

Un bras de Seine à Carrières-sous-Poissy.

Dans un bateau, M. Dubocal avec toutes ses lignes et ses amorces. Il est assis sur une chaise, sa ligne est posée sur le bord du bateau.

DUBOCAL.

Il s'essuie le front sous son large chapeau et regarde sa montre.

Deux heures ! Je devrais me trouver à cette heure
A l'abri du soleil, au sein de ma demeure,
Attendant le futur de ma fille, un potard,
Qui, lui, ne sera pas, je suppose, en retard.
Potard ! Ne croyez pas que je le déprécie,
On appelle potard l'élève en pharmacie.
Je ne le connais pas, ne l'ayant jamais vu.
Il paraît qu'il est bien et l'on m'a prévenu
Beaucoup en sa faveur. — Il n'a pas de famille,
Tant mieux ! Pas de parents pour ennuyer ma fille !
En un mot, j'ai sur lui de bons renseignements.
Mais de ma fille il faut savoir les sentiments

Et — seulement après la première entrevue
— Ma femme étant présente, — avec sa prétendue,
Si ma fille me dit : — Je le trouve à mon gré,
Je n'hésiterai plus, je me présenterai,
Puis alors, je lui permettrai, suivant l'usage,
De lui faire la cour avant le mariage.
J'adore mon enfant, je ne le cache pas ;
Mais enfin, une fille est un grand embarras,
Si l'on n'y songe pas, plus d'une est oubliée,
Je serai donc content de la voir mariée.
— Allons l'amorce doit avoir fait son effet ;
J'ai pris le fond, mon crin est solide, parfait !

(Il pêche.)

Gardonneau arrive lentement en bateau. Il va s'amarrer à des fiches placées à quelques mètres au-dessus de Dubocal.

GARDONNEAU, (*il s'installe, amorce avec des boulettes et monte sa ligne. Après quoi il sonde la rivière.*

Sondons ! Beaucoup de fond ! Le courant est rapide !
Mettons un peu de plomb... Ma ligne est très solide,
Je ne redoute pas de prendre un gros poisson.

(*Regardant Dubocal.*)

Un pêcheur ! Je vais lui donner une leçon
Car il ne m'a pas l'air de relever grand chose

(*Appelant*)

Hé, Monsieur ? Ça mord-il ?

DUBOCAL.

Ça mordra, je suppose,
Je viens de commencer, j'étrennerai bientôt.

GARDONNEAU.

Avec quoi pêchez-vous ?

DUBOCAL.

Avec de l'asticot.

GARDONNEAU.

Pour moi, je pêche au blé, c'est la meilleure amorce,

Surtout quand le soleil est dans toute sa force ;
C'est plus propre d'ailleurs.

DUBOCAL.

Je n'en disconviens pas.
Du reste, vous savez, chacun a ses appâts ;
L'asticot m'a toujours été très favorable.

GARDONNEAU.

Je trouve que le blé bien cuit est préférable.
Au surplus, comme on dit : « Des goûts et des couleurs... »

DUBOCAL.

Assurément !

GARDONNEAU.

Chacun fait ce qu'il veut.

DUBOCAL.

D'ailleurs
Puisque nous commençons ensemble la séance
Nous allons du poisson savoir la préférence.

(Un silence. Ils pêchent, relevant et rejetant plusieurs fois leurs lignes.)

GARDONNEAU.

Ah ! Ah ! ça mord

DUBOCAL.

Tant mieux !

GARDONNEAU.

Vous aussi ! Ferrez donc !

DUBOCAL.

Raté !

GARDONNEAU, *levant sa ligne avec un poisson.*

Moi, je le pince ! Un superbe gardon !

DUBOCAL.

A vous l'étrenne !

GARDONNEAU.

Il faut que l'un des deux commence,
Et puis je vous dirai que j'ai beaucoup de chance ;

Où d'autres ne font rien, moi, je suis très heureux !
Tenez, ça mord encore ! Il est pris !... Et de deux !

DUBOCAL.

Définitivement votre amorce est meilleure.

GARDONNEAU.

Evidemment ! Je vous le disais tout à l'heure.

DUBOCAL.

Eh bien, nous allons voir ! Maintenant j'ai changé
D'amorce. Voyez-vous, je suis un enragé !
Je suis fou de la pêche !

GARDONNEAU.

Et moi donc ! je l'adore !
Ainsi dans ce moment... Pardon ! Ça mord encore !
Et de trois !

DUBOCAL.

Sapristi ! Vous allez prendre tout !

GARDONNEAU.

J'en prendrai quelques-uns je ne suis pas au bout.
Je vous disais je crois que j'adorais la pêche.
Le travail, le plaisir, l'amour, rien ne m'empêche
Quand il fait un beau temps de venir taquiner
Le poisson et je me passerais de dîner
Pour prolonger encor ce plaisir ineffable.

DUBOCAL.

Je vous comprends !

GARDONNEAU.

Tenez, — mais ce n'est pas croyable,
Je suis jeune et je vais bientôt me marier.....

(S'interrompant).

— Peut-être mon récit va-t-il vous ennuyer ! —

DUBOCAL.

Non ! poursuivez.

GARDONNEAU.

Eh bien, j'eus la bonne fortune

De voir aux bains de mer une petite brune...

DUBOCAL.

Quand cela ?

GARDONNEAU.

Mais c'était l'an dernier, au Tréport.

DUBOCAL, *attentif au récit.*

Au Tréport ?

GARDONNEAU.

Au Tréport! Elle me plaisait fort !
Au Casino, quand elle allait avec sa mère,
Son air doux m'assurait d'un charmant caractère,
Et rien n'était plus pur que l'azur de ses yeux !
Enfin, pour résumer, j'en devins amoureux !
Lui parler ? Mais on est timide quand on aime
Cependant. *(S'interrompant).* Bon! ça mord encor, le quatrième!

DUBOCAL.

Vous allez bien ! Moi, je ne vois rien.

GARDONNEAU, *poursuivant son récit.*

Cependant,
Songeant qu'on perd toujours quand on est trop prudent,
Je pris un grand parti : Je résolus d'écrire
Ce que je pensais bien mais que je n'osais dire ;
J'écrivis à la mère en termes délicats
Que de sa fille je faisais le plus grand cas,
Que je l'aimais enfin beaucoup et dans ma lettre,
— Trois pages, — je n'avais pas oublié de mettre
Le nom des gens à qui l'on pouvait s'adresser
Pour les renseignements verbaux, à commencer
Par mon patron, lequel tient une pharmacie
Et qui, c'est convenu, dans un an m'associe.
J'avais appris leurs noms au bureau de l'hôtel,
Tout cela ce n'était pas très spirituel,
Il valait mieux parler, mais qu'importe ! La lettre
Etait faite et j'allai moi-même la remettre
A l'hôtel où j'appris leur départ le matin.

Intérieurement je maudis le destin,
Mais, heureusement, j'ai l'esprit plein de souplesse
Et j'ai, sans hésiter, demandé leur adresse.

DUBOCAL, *relevant sa ligne.*

Un gardon !

GARDONNEAU.

Ah ! Tant mieux ! Vous en prenez aussi !
(Poursuivant).
Eh bien, figurez-vous qu'elles sont à Poissy !

DUBOCAL, *très attentif et ne pêchant plus.*

A Poissy ?

GARDONNEAU.

Toutes deux ! Mais il y a le père,
Commerçant retiré. C'était bien mon affaire !
J'avais l'intention d'abord d'aller le voir
Mais j'eus peur qu'il n'allât pas bien me recevoir,
Je m'abstins ! Vous allez me trouver ridicule,
Je le suis, j'en conviens ; j'avance et je recule
En même temps, ainsi qu'un fil de caoutchouc.

DUBOCAL.

Et puis avec cela vous n'aimiez pas beaucoup.

GARDONNEAU.

Erreur ! Plus je tardais, plus s'augmentait ma flamme !
Mais je séchais d'amour ! Ainsi qu'un corps sans âme,
Je flânais tout le jour et je me demandais
Quand, pour en terminer, je me déciderais.
C'est alors, pour bannir cette paresse indigne
Que j'ai pris le parti de pêcher à la ligne !

DUBOCAL.

Je ne vois pas comment la pêche a pu calmer
L'impérieux besoin que vous aviez d'aimer.

GARDONNEAU.

Elle ne calma rien ! Comme la pêche isole
Pendant tout le temps je pensais à mon idole,

Et les distractions que je venais chercher
N'ont eu qu'un résultat : m'apprendre à bien pêcher !
Mais je l'aimais toujours.

DUBOCAL.

Voilà de la constance !

GARDONNEAU.

Cela dura dix mois !

DUBOCAL.

Votre belle, je pense,
Ne vous attendait plus.

GARDONNEAU.

Elle ne savait rien.
Avec elle, je n'eus jamais un entretien,
Aucun serment avec moi ne l'avait liée.
C'est justement la peur de la voir mariée
Qui me fit me hâter.

DUBOCAL.

Vous hâter lentement.

GARDONNEAU.

Peut-être bien ! Mais c'est dans mon tempérament,
J'écrivis, mais au père.

DUBOCAL.

Alors ?

GARDONNEAU.

Chose étonnante !
Il me fit parvenir une lettre charmante
Dans laquelle il disait que ses intentions
Etaient d'aller d'abord aux informations
Et que s'il les trouvait bonnes, sans aucun doute
Je pourrais de Poissy prendre aussitôt la route
Et voir la jeune fille... et lui faire ma cour !
J'attendis quelque temps, quand enfin, l'autre jour
On m'écrivit : « — Venez à deux heures, sans faute
« Lundi prochain, le lundi de la Pentecôte. »
C'est aujourd'hui !

DUBOCAL.

Pourquoi vous trouvez-vous ici ?
Vous avez donc changé d'avis ?

GARDONNEAU.

Non ! Dieu merci !
J'aime de plus en plus et cependant j'hésite,
Tant j'ai peur de déplaire, à faire ma visite.

DUBOCAL.

Cependant maintenant vous avez de l'espoir

GARDONNEAU.

Oui, le plus fort est fait, eh bien, j'irai ce soir !
... Mais vous ne pêchez plus ?

DUBOCAL.

C'est vrai, je vous écoute.

GARDONNEAU.

Mon récit vous paraît intéressant sans doute ?

DUBOCAL.

Peut-être beaucoup plus que vous ne le pensez !

GARDONNEAU.

Vraiment !

DUBOCAL.

Oui, les défauts que vous me confessez
Je les comprends ! Pourtant, faut-il que je le dise,
Vous avez fait, je crois une grosse bêtise
En ne vous trouvant pas exact au rendez-vous ;
Et peut-être va-t-on supposer, entre nous,
Que votre amour est moins vif que votre missive.
Enfin, voyons, quand une femme vous captive,
Il n'est pas naturel d'éviter de la voir.

GARDONNEAU.

J'ai tort, je le sais bien, aussi j'irai ce soir.

DUBOCAL.

Eh bien, en attendant, si vous voulez m'en croire,

Vous allez écouter une petite histoire
Qui ne manquera pas de vous intéresser.

GARDONNEAU.

J'écoute votre histoire et je vais amorcer.

DUBOCAL.

Il était une fois un père de famille
Qui n'était pas fâché de marier sa fille.

GARDONNEAU.

Ça se voit tous les jours !

DUBOCAL.

C'est vrai ! Mais celui-là
N'avait jamais voulu rien faire pour cela.
D'abord, étant pêcheur, autant que vous peut-être,
Il était ours ! Il ne voulait jamais paraître ;
Il restait dans son coin, dans sa barque plutôt,
Vivant avec le ver de vase et l'asticot.
Heureux quand il pouvait prendre une grosse pièce.
Sa fille, douce enfant, pardonnait sa faiblesse ;
Elle le relançait cependant quelquefois
Et lui disait : — « Voyons ! Cherche ! Est-ce que tu crois
« Que je tiens au bonnet de sainte Catherine ? »
— « Attends ! répondait-il, attends ! Je te destine
« Un époux idéal, voilà l'essentiel !
« Attends ! Le mariage est écrit dans le ciel !
« Tes prières là-haut doivent être entendues
« Et tu verras qu'un jour il tombera des nues ! »
Et de fait, il tomba, cet époux souhaité,
Voici bientôt deux mois, dans un pli cacheté.

GARDONNEAU.

La voici donc heureuse, enfin !

DUBOCAL.

Non, pas encore.

GARDONNEAU.

Pourquoi donc ?

DUBOCAL.

Parce que cet homme qui l'adore,
Si l'on croit à sa lettre, est encore inconnu
Et que, jusqu'à ce jour, elle ne l'a pas vu.
Cependant on l'attend avec impatience ;
On ne s'explique pas pareille insouciance ;
On n'était pas allé le chercher et c'est lui
Qui s'était présenté, de sorte qu'aujourd'hui
Ma fille n'a pas pu commencer son églogue...

GARDONNEAU.

Votre fille ?... C'est vous ?... Je comprends l'apologue.
Mais alors c'est bien vous, vous, monsieur Dubocal ?

DUBOCAL.

Oui, c'est bien moi !

GARDONNEAU.

Que vous devez me juger mal !
Mais je vais réparer ma maladresse insigne,
Attendez un moment, je dépose ma ligne.
Je n'ai pas il est vrai d'habits très élégants,
Vous les supposerez, d'ailleurs je mets mes gants !
— Monsieur, j'ai bien l'honneur, — formule essentielle,
De demander la main de votre demoiselle.
Si vous me l'accordiez, je serais bien heureux !
J'ai toujours vécu seul et voudrais vivre à deux.

DUBOCAL.

Enfin ! Vous avez donc risqué votre demande !
Mais ce n'est pas assez pour que j'y condescende.
Il faut que Berthe...

GARDONNEAU.

O ciel ! Berthe ! Le joli nom !

DUBOCAL.

... Vous voie auparavant et ne dise pas non !
Vous me plaisez, mais je ne suis pas égoïste.
Avant d'être rentier, j'étais un herboriste.
C'est un humble métier, mais chacun a le sien.

Mon désir eût été d'être pharmacien.
Or vous l'êtes ! Cela vous devez le comprendre,
Pourrait me décider à vous avoir pour gendre ;
Puis vous êtes pêcheur et j'ai la passion
De la pêche.

GARDONNEAU.

Pour lors, j'ai votre adhésion ?

DUBOCAL.

... Mais il faut voir ma fille avant tout, et lui plaire.

GARDONNEAU.

Si je vous plais?

DUBOCAL.

Mais vous n'épousez pas son père !

GARDONNEAU.

C'est vrai !

DUBOCAL.

Que craignez-vous ? Elle est jolie à voir !

GARDONNEAU.

Justement ! C'est cela qui fait mon désespoir !

DUBOCAL.

Vous ne vous doutez pas comme je lui ressemble !
Allons, décidez-vous, nous partirons ensemble.

GARDONNEAU.

Eh bien, soit ! Car j'étais stupide évidemment
De retarder ainsi ce suprême moment.

DUBOCAL.

En effet !

GARDONNEAU.

Maintenant, que j'ai votre parole,
Je suis plus rassuré.

DUBOCAL.

Votre crainte était folle,
Du reste, vous verrez, je plaiderai pour vous.

GARDONNEAU.

Ainsi donc, nous allons abandonner nos coups ?
Ça mord bien maintenant !

DUBOCAL.

C'est vrai ! Rien ne nous force
A partir sur-le-champ ; employons notre amorce,
Pêchons avec ardeur et tâchons d'être heureux.
Quand la nuit tombera, nous rentrerons tous deux
Et vous pourrez alors offrir votre friture
Comme cadeau de noce à ma progéniture !

Chansons de Pêche

CHANSONS DE PÊCHE

LA MARSEILLAISE DU PÊCHEUR

I

Allons, amis de la friture,
Le jour de pêche est arrivé,
Car c'est aujourd'hui l'ouverture,
L'interdit vient d'être levé. (*bis*)
Dispersons-nous sur ces rivages
Et choisissons habilement
Les places où, dans un moment,
Nous ferons de nombreux ravages.
Aux lignes ! Bons pêcheurs ! Amorçons ! Amorçons !
Il faut (*bis*) rapidement rafler tous les poissons !

II

Que veulent tous ces imbéciles
Qui nous regardent ébahis ?
Qu'ils nous laissent un peu tranquilles
Ou qu'ils rentrent dans leur logis. (*bis*).
Nous n'aimons pas la galerie
Qui souvent jette des cailloux
Afin de déranger nos coups
Par façon de plaisanterie !
Aux lignes ! Bons pêcheurs ! Amorçons ! Amorçons !
Il faut (*bis*) rapidement rafler tous les poissons !

III

Le feu sacré qui nous dévore
A pris notre cœur pour foyer;
Nous pêcherons de puis l'aurore
Jusqu'au soir, sans nous ennuyer. (*bis*)
Installés au fond de nos barques
Nous y prendrons notre repas,
Du pain, du vin, un cervelas,
Bien plus heureux que des monarques !

Aux lignes ! Bons pêcheurs ! Amorçons ! Amorçons !
Il faut (*bis*) rapidement rafler tous les poissons !

IV

Là, n'ayant plus la gorge sèche,
En fumant notre calumet,
Nous ferons une belle pêche
Si toutefois Dieu le permet ! (*bis*)
Et si nous n'avons pas de chance,
Eh bien, nous nous consolerons
En songeant que nous reviendrons
Le lendemain, pleins d'espérance !

Aux lignes ! Bons pêcheurs ! Amorçons ! Amorçons !
Il faut (*bis*) rapidement rafler tous les poissons !

V

Heures de pêche, heures bénies
Où, loin de la Société,
Nous oublions les calomnies
Et bravons la méchanceté ! (*bis*)

Sur l'eau, notre pensée unique
Est de rendre un poisson captif;
Cela vaut mieux que d'être oisif
Et que de parler politique !

Aux lignes ! Bons pêcheurs ! Amorçons ! Amorçons !
Il faut (*bis*) rapidement rafler tous les poissons !

VI

Le pêcheur est bon, serviable ;
Il vit et meurt sans passions ;
Son seul défaut, bien excusable,
Est d'aimer les émotions. (*bis*)
Les seules qu'il affectionne,
Qui lui font braver le danger,
Surtout s'il ne sait pas nager !
C'est la pêche qui les lui donne !

Aux lignes ! Bons pêcheurs ! Amorçons ! Amorçons !
Il faut (*bis*) rapidement rafler tous les poissons !

LE VER DE VASE

AIR : *A Montparnasse.*

I

Pour quel objet, — bon pour pêcher.
En dix couplets vais-je enfourcher
Le vieux coursier nommé Pégase?
Le ver de vase !

II

Quand il est frais et bien grouillant
Dans sa boîte, au soleil brillant,
Qui vous fait tomber en extase?
Le ver de vase !

III

Dans la terre glaise au ton bis
Il scintille comme un rubis,
Je le dis sans faire de phrase,
Le ver de vase !

IV

Et qu'il a de belles façons
Quand, sur le bout des hameçons,
Gentiment, il fait du gymnase !
Le ver de vase !

V

Et lorsque cette larve éclot,
Qui donc se transforme aussitôt
En insecte aux ailes de gaze?
Le ver de vase!

VI

La brème en fait son aliment,
Il faut voir comme avidement
Dans sa gueule étroite elle écrase
Le ver de vase!

VII

Le goujon, poisson délicat,
Sans hésiter en fait son plat;
Jamais l'ablette ne se blase
Du ver de vase!

VIII

Ver précieux pour nos appâts,
Pour qu'on ne te détruise pas,
Je veux qu'on décrète un ukase,
O ver de vase!

IX

Car, ô pêcheur! Tu le sais bien,
Sans ver de vase on ne prend rien;
Toute bonne amorce a pour base
Le ver de vase!

X

Je pourrais te chanter longtemps
Mais, vois-tu, je n'ai pas le temps
Et je n'ai plus de rime en aze
O ver de vase !

LA CHANSON DE LA BRÈME

AIR : *Du temps des cerises.*

I

Voici revenir l'époque des brèmes
Tu vas les tirer lentement du fond,
O moments suprêmes !
Avant tout, pêcheur, largement tu sèmes
Ton amorce dans un endroit profond.
C'est là que toujours se trouvent les brèmes
Qui se laissent prendre ainsi qu'un chiffon.

II

Mets un ver de vase au bout de ta ligne
Au bout d'un instant, lève, il est mangé :
C'est un très bon signe !
Fais attention, la brème est maligne.
Ne sois pas distrait, ta flotte a bougé.....
Elle échappe encore ! Aurais-tu la guigne ?
Vraiment tu m'as l'air bien découragé !

III

Jette de l'amorce, encor ! davantage !
Je t'assure que tu vas étrenner.
Bientôt, je le gage !
Elle vient de mordre, allons ! du courage !
Ferre, et maintenant tu vas l'amener
Car il ne faut pas qu'elle se dégage :
C'est encor raté ! Va-te promener !

IV

J'ai bien peur que tu sois une mazette,
Tu t'y prends très mal, tes gestes sont mous,
Vrai ! Tu n'es pas chouette !
La ligne, dit-on, est une baguette
Qu'une bête tient à chacun des bouts ;
Pour montrer que tu n'es pas la plus bête,
Sois habile et ne rate pas tes coups !

UNE JOURNÉE DE PÊCHE

AIR : *En revenant de la revue.*

I

Je vais vous conter mon Dimanche,
Je le fais sur un air connu,
Il faut d'ailleurs que je m'épanche
Dans le sein du premier venu.
Je suis un pêcheur très capable ;
Ma déveine est inconcevable,
Car, d'ordinaire, sur mon dos
Je rapporte mes dix kilos.
Mais, ce jour-là, bonsoir !
J'étais au désespoir
Plus j'amorçais, moins ça mordait,
Ça m'agaçait, ça m'irritait !
Je changeais constamment
De place, évidemment,
Ça ne mordait pas mieux,
Enfin j'étais très malheureux !

Refrain.

J'ai dépensé
Quatre litres de blé
Bien cuit et bien gonflé,
Que je regrette !

Du chénevis,
Des asticots choisis,
Et qu'est-ce que j'ai pris!
Pas une ablette!

II

D'abord j'ai pêché sur les berges.
A côté d'un bateau-lavoir
Où travaillent des demi-vierges
Qui font retentir leur battoir.
Malgré leur bruit épouvantable,
Je croyais l'endroit favorable
Car je savais qu'à l'autre bout
Se trouvait un petit égout.
Je commence aussitôt,
Ma flotte fait un saut
Sapristi! me dis-je, ça mord!
Je savais bien n'avoir pas tort.
Au moindre mouvement
Je ferre vivement
Et qu'ai-je relevé?
Un misérable chien crevé!

Refrain.

J'ai dépensé
Quatre litres de blé
Bien cuit et bien gonflé,
Que je regrette!
Du chénevis,
Des asticots choisis,
Et qu'est-ce que j'ai pris?
Pas une ablette!

III

Je vais plus loin et je prends place
Sous un saule, à l'abri du vent,
Et, bien qu'un herbier m'embarrasse,
Je me trouve bien mieux qu'avant.
Je sonde, et sur le fond propice
Je jette une boulette ou deux
Puis sur mon hameçon je glisse
Un asticot bien vigoureux.
    J'étais rempli d'espoir
    Croyant que j'allais voir
Bientôt ma flotte s'agiter ;
Soudain je la vois s'arrêter
    Je lève tout à coup
    Ma ligne de bambou
    A la faire plier
Et le crin reste dans l'herbier !

Refrain

    J'ai dépensé
Quatre litres de blé,
Bien cuit et bien gonflé,
    Que je regrette !
    Du chénevis,
Des asticots choisis,
Et qu'est-ce que j'ai pris ?
    Pas une ablette !

IV

Dégouté de ma tentative,
Je déserte le bord de l'eau
Et je m'éloigne de la rive
En prenant un petit bateau.

Il vaut mieux pêcher en rivière,
Malgré le courant un peu fort,
Et, si la place est régulière,
J'y serai beaucoup mieux qu'au bord.
J'y suis ! — je vais tacher
D'abord de me ficher,
Mais là, c'est la difficulté,
Car le courant est indompté ;
Longtemps j'essaie en vain ;
La perche, de ma main.
S'échappe vivement
Et s'éloigne dans le courant

Refrain

J'ai dépensé.
Quatre litres de blé,
Bien cuit et bien gonflé,
Que je regrette !
Du chénevis,
Des asticots choisis,
Et qu'est-ce que j'ai pris ?
Pas une ablette !

V

En attendant, l'heure se passe
Bref, quand je me mets à pêcher
Voilà que le temps qui menace
Vient tout à coup à se fâcher,
Il pleut comme des hallebardes !
Me voyez-vous, entre deux eaux,
Serrant contre mon corps mes hardes
D'où dégoulinent des ruisseaux !
Je veux fiche mon camp.
Vite, et par conséquent,

Je m'empresse, non sans effort,
De ramer pour gagner le bord.
    Très bien ! Mais au moment
    Où je veux vivement
    Sortir de mon bateau
Voici que je tombe dans l'eau !

Refrain.

    J'ai dépensé
Quatre litres de blé
Bien cuit et bien gonflé,
    Que je regrette !
    Du chénevis,
Des asticots choisis
Et qu'est-ce que j'ai pris ?
    Pas une ablette !

VI

Je ramasse mes ustensiles
Et jette à l'eau mes asticots,
Car ils ne m'étaient plus utiles.
Pour faire aux poissons des fricots
Enfin, ruisselant, vers la gare.
En vain, je me mets à courir,
Le premier train, sans dire gare,
Venait justement de partir !
    L'autre avait du retard,
    Et ce n'est que très tard,
Et dans un bel état, ma foi,
Que j'arrive à rentrer chez moi ;
    Bref, pour me consoler,
    Loin de me cajoler,
    Mon épouse en fureur
M'agonise de tout son cœur !

Refrain.

J'ai dépensé
Quatre litres de blé
Bien cuit et bien gonflé,
Que je regrette !
Du chénevis.
Des asticots choisis,
Et qu'est-ce que j'ai pris ?
Pas une ablette ?

LA LÉGENDE DES PETITS POISSONS

Air : *Légende de saint Nicolas.*

Il était trois petits poissons
Qui n'aimaient pas les hameçons !

I

Le premier était curieux,
Il avait d'ailleurs de gros yeux ;
Voyant l'amorce, il l'avala,
Son existence finit là.

Refrain :

Il était trois petits poissons
Qui n'aimaient pas les hameçons !

II

Le second, étant très gourmand,
Mangeait continuellement
Et fut horriblement surpris
Quand il comprit qu'il était pris !

Refrain :

Il était trois petits poissons
Qui n'aimaient pas les hameçons !

III

Le troisième était étourdi,
Aussi fut-il abasourdi
Et ne put jamais s'expliquer
Comment on l'avait pu piquer.

Refrain :

Il était trois petits poissons
Qui n'aimaient pas les hameçons !

IV

Les voici morts et pour longtemps !
Mais, comme ils n'étaient pas contents,
Bien que n'étant pas très pieux,
Ils formèrent tous trois des vœux.

Refrain :

Il était trois petits poissons
Qui n'aimaient pas les hameçons !

V

Le premier dit : Dans un bocal
Je pense que l'on n'est pas mal,
Si je revis, j'y resterai
Jusqu'au moment où je mourrai.

Refrain :

Il était trois petits poissons
Qui n'aimaient pas les hameçons !

VI

Le second dit : — C'est, paraît-il,
Notre fête au premier avril,

Le bon Dieu nous doit un cadeau,
Eh bien, qu'il nous remette à l'eau !

Refrain :

Il était trois petits poissons
Qui n'aimaient pas les hameçons !

VII

Le troisième dit à son tour :
— Puisque je dois renaître un jour,
Je préfère certainement
Ressusciter dès maintenant.

Refrain :

Il était trois petits poissons
Qui n'aimaient pas les hameçons !

VII

Saint Pierre, patron du pêcheur,
Était alors près du Seigneur
Et lui racontait la façon
Dont il avait pris le poisson.

Refrain :

Il était trois petits poissons
Qui n'aimaient pas les hameçons !

IX

Le bon Dieu lui dit : C'est très mal
De tromper un pauvre animal !
Il ne fallait pas les tenter,
Mais je vais les ressusciter,

Refrain :

Il était trois petits poissons
Qui n'aimaient pas les hameçons !

X

Là-dessus, il étend les mains,
Ainsi qu'il fait pour les humains,
Et les trois poissons, d'un seul bond,
De l'eau gagnent soudain le fond.

Refrain :

Il était trois petits poissons
Qui n'aimaient pas les hameçons !

XI

Depuis, comme aucun ne mordait
Aux hameçons qu'on leur tendait,
Ils n'ont plus jamais été pris
Que pour aller au Paradis !

Refrain :

Il était trois petits poissons
Qui n'aimaient pas les hameçons !

Conseils pratiques de Pêche

Conseils pratiques de Pêche.

Les pages fantaisistes et poétiques qui précèdent ont été écrites pour délasser le pêcheur, aux heures chaudes de l'après-midi, alors que le poisson ne mord plus et que la fatigue vous invite au repos ; pour ceux qui n'aiment pas les lectures frivoles, nous ajoutons ici quelques conseils pratiques de pêche, souvent oubliés par les amateurs et qui seront très utiles au profane, car il ne suffit pas, pour prendre du poisson de jeter sa ligne à l'eau, il faut encore savoir s'en servir.

Tout d'abord, il faut avoir une bonne canne. Il importe qu'elle soit droite et légère, ayant une longueur de 5 mètres, 50 centimètres, y compris le scion. Les cannes en roseau sont employées pour la pêche du petit poisson : ablettes, goujons, gardons etc... celles en bambou, plus lourdes, s'adressent à des poissons plus gros : chevesnes, barbillons, carpes etc.

Maintenant, à la canne il faut adapter la ligne. Celle-ci peut être de crin, qui est invisible dans l'eau, mais qui malheureusement est très fragile, ou bien en racine anglaise bleue qui est très résis-

tante. Un vrai pêcheur doit savoir la faire lui-même : On en trouve cependant chez les bons marchands qui sont très bien confectionnées.

Vous voici donc armé, l'important est alors de trouver une bonne place, choisissez un fond de deux ou trois mètres, plat, uni autant que possible ou ne s'élevant qu'à la descente du courant, évitez de pêcher dans les herbes, de peur d'accrocher votre ligne, mais il n'est pas mauvais de pêcher à côté. La place trouvée, vous accrochez votre plomb de sonde à votre hameçon et vous vous assurez de la profondeur du cours d'eau afin de régler votre flotteur.

Le flotteur doit dépasser la surface de l'eau de la même hauteur qu'il la dépasserait s'il flottait librement sans la sonde.

Vous voici maintenant prêt à pêcher, mais il y a auparavant une petite formalité préalable ; il faut attirer le poisson, c'est-à-dire, amorcer : vous faites des boulettes de terre glaise, grosses comme les deux points fermés et vous les amalgamez avec du blé cuit, des asticots, des vers de vase, des vers de terre coupés, du son et même du crottin de cheval. Quand elles sont faites, ni trop molles, ni trop dures, vous les jetez dans l'eau, de façon à ce qu'elles tombent à la place où vous avez sondé ; si le courant est rapide, jetez-les en amont, le courant les portera à la place choisie.

Vous avez déjà la canne, la ligne, la sonde, la place de pêche et l'amorce, il ne reste plus qu'à vous initier aux hameçons, aux esches (c'est l'amorce qu'on accroche aux hameçons), et aussi aux habitudes des poissons que vous êtes appelés à prendre.

Le choix de l'hameçon est important. Pour la pêche en rivière, il y a dix-sept espèces d'hameçons, numérotés suivant leur grandeur, le numéro 17 est le plus petit. Indiquons les numéros qu'il faut choisir pour prendre tel ou tel poisson.

L'*Ablette* se prend avec le numéro le plus petit: 17 ou 18 s'il y en a. On met au bas de sa ligne trois ou quatre hameçons à 20 c. les uns des autres, sauf le dernier, l'empile, qui n'est qu'à 4 c. du premier. Se pêche entre deux eaux.

Le Barbillon (Barbeau), numéros 7 à 12.

La Brème, — numéros 10.

Le Brochet, — numéro 1 monté sur corde à guitare.

La Carpe, — numéros 8 ou 9.

Le Chevesne, — numéros 10 à 12.

Le Gardon, — numéros 10 ou 11.

Le Goujon, — numéros 13 à 17.

Hotu, — numéros 10 à 12.

La Perche, — numéros 5 à 8.

Le Véron, — deux hameçons des numéros les plus petits 17 ou 18.

Ce sont les poissons que l'on trouve communé-

ment dans les cours d'eau, mais ils ne sont pas tous à la même place, il faut donc connaître les habitudes du poisson et savoir où se trouve chaque espèce.

Aux abords des rives se tiennent généralement tous les petits poissons et avec eux, la brème, la carpe, le gardon, le chevesne ; dans les eaux vives et rapides : l'ablette, le barbillon, le gardon, etc. ; dans les eaux paisibles : la brème, le brochet, la carpe, la perche et aussi l'ablette ; aux abords des égouts : l'ablette, le barbillon, la brème, le goujon, le véron ; dans les écluses : l'ablette, le barbillon, le brochet, la perche ; dans les pilotis : la carpe, la perche, la gardon ; dans les fonds sablonneux : le barbillon, le gardon, le goujon, le véron, la perche goujonnière ; dans les fonds vaseux : la brème, la carpe, le gardon ; etc. Ces légères indications suffisent pour éclairer le pêcheur dans le choix de sa pêche.

A quelles heures doit-on pêcher ? En janvier de 11 h. du jour à 3 h. ; en février de 10 h. à 4 h. ; en mars, avril, mai de 6 h. à 7 h. ; juin, juillet, août de 4 h. à 8 h. , septembre de 6 h. à 6 h. ; octobre de 6 h. à 5 h. ; novembre de 6 h. à 3 h. et décembre de 11 h. à 3 h.

Quels sont les appâts des différents poissons ?

L'ablette mord au ver de vase, à l'asticot et à la mouche commune.

Le barbillon, à l'asticot, aux vers rouges, et aux fèves cuites, cerises, gruyère.

La brème, aux asticots, blé cuit et surtout aux vers de vase.

Le brochet mord au vif : véron, goujon, gardon, petits poissons.

La carpe, fèves, blé cuit, mie de pain pétrie avec du miel et du gruyère.

Le chevesne, asticots, vers, blé, sang caillé, cerises, gruyère, boyaux de poulet, etc.

Le gardon, blé cuit, vers rouges, vers de vase.

Le goujon, tous les vers : rouges, blancs, de vase, d'eau, etc.

Le hotu, vers, asticots,

La perche, vers rouges, petits poissons, vers de vase.

Le véron, vers de vase, vers de farine.

Quel est l'attirail du pêcheur ?

Outre sa canne montée, il doit avoir plusieurs lignes enroulées sur leur dévidoir, en cas d'accident ; une petite boîte remplie de plombs fendus de divers numéros ; une autre pleine de coulants ligaturés ; une autre pleine d'hameçons de différents numéros ; plusieurs flotteurs en plume ; des racines et crins en petite provision ; une sonde ; une épuisette ; un dégorgeoir ; un filet à poisson : différentes boîtes en fer blanc pour mettre les vers de vase, les vers rouges et les asticots ; une paire de petits ciseaux et une pince. Tous ces

objets se mettent les uns dans une trousse, les autres dans une musette.

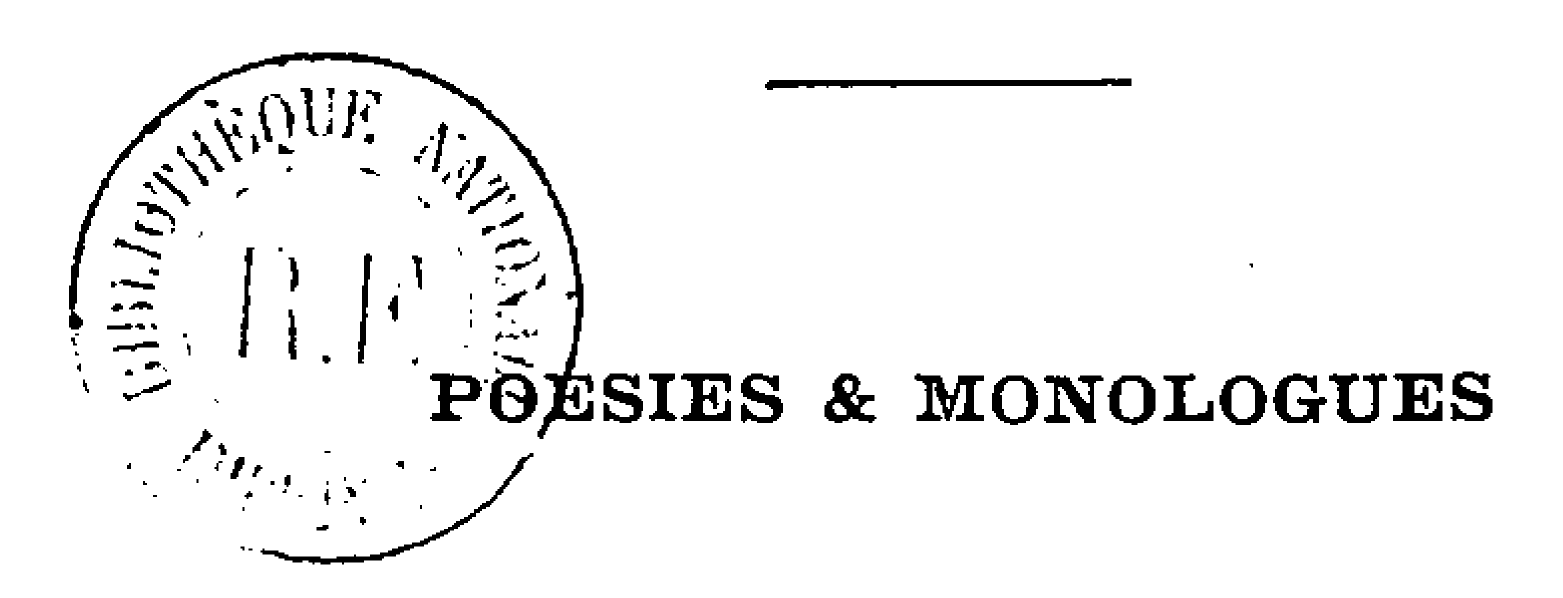
Armé de cette façon vous pouvez livrer bataille et espérer la victoire. Nous n'avons plus qu'à vous indiquer une chose, la plus importante de toutes, c'est de vous munir d'une dose de patience considérable, car, malgré tous les pièges que vous lui tendrez, le poisson est ondoyant et divers et, quoique toujours affamé, il est non moins capricieux.

Cette petite notice est forcément bien incomplète, il faudrait un livre spécial, pour développer tous les moyens et toutes les ressources de la pêche, nous laissons ce travail aux techniciens, quant à nous, nous nous sommes bornés à donner quelques conseils rudimentaires, et nous disons : Un point...

Et à la Ligne !

FIN

TABLE DES MATIÈRES



POÉSIES & MONOLOGUES

LES DEUX PÊCHEURS

Scène sur Seine.

CHANSONS DE PÊCHE

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

8264-9-05. Imprimerie de Poissy. — Lejay fils et Lemoro.

LEMERCIER DE NEUVILLE

Œuvres théâtrales

THÉATRE DE GUIGNOL

L'auteur des Pupazzi, Lemercier de Neuville, sollicité par nous, a bien voulu nous faire un nouveau Théâtre de Guignol, pour remplacer l'ancien qui devenait par trop usé. Ce qu'il a cherché avant tout c'est le comique sans grossièreté et aussi la facilité d'interprétation. On le sait, nul n'est plus compétent que lui dans le maniement de ces petits personnages, aussi ses pièces, très variées, très bouffonnes et en même temps littéraires sont-elles faciles à jouer. Du reste, il n'a pas ménagé les explications, et le premier volume est-il précédé d'une notice où l'art du Guignol est entièrement démontré.

2 Volumes in-18 Jésus à 3 francs chaque

THÉATRE SANS PRÉTENTION

Voici ce qu'en dit M. A. Claveau, critique dramatique du *Soleil* :

« Homme de lettres et homme de théâtre, M. Lemercier « de Neuville présente cette particularité originale qu'il a « plutôt côtoyé qu'abordé franchement la scène et le livre. Il « a publié plusieurs ouvrages, il a fait jouer plusieurs pièces ; « mais on dirait que sa modestie se réserve pour l'intimité, et « l'on croit deviner en lui un de ces délicats qui aiment la « littérature à huis-clos et la causerie littéraire, entr'amis, « plus encore que la littérature elle-même. »

Les cinq pièces de ce théâtre sans prétention, quoique destinées primitivement au théâtre, seront tout à fait dans leur cadre dans un salon.

Un volume in-18 Jésus 3 fr. 50

Paris, LE BAILLY, Editeur, O. BORNEMANN, Successeur
15, rue de Tournon, 15

THÉATRE DES MARIONNETTES

Par LEMERCIER DE NEUVILLE

Nous avons publié, il y a plusieurs années, un *Nouveau Théâtre de Guignol,* en deux volumes, par **Lemercier de Neuville,** dont les *Pupazzi* furent célèbres. Les *Pupazzi* étaient des guignols dont les figures représentaient les célébrités artistiques, littéraires et politiques du jour et qui jouaient des pièces satiriques pleines d'esprit et de goût. Une moitié de ces œuvrettes a été éditée dans différents volumes, aujourd'hui à peu près introuvables.

Pour répondre à notre désir, Lemercier de Neuville a consenti à écrire pour l'enfance et nous a donné d'abord les deux volumes du *Nouveau Théâtre de Guignol,* publiés, il y a deux ans et aujourd'hui : Un *Théâtre de Marionnettes,* c'est à dire des pièces qui peuvent être jouées sur ces petits théâtres, en vente dans le commerce et dont les personnages sont tenus par un fil de fer fixé au sommet de leur tête. Ce genre de pantins n'avait point jusqu'alors de répertoire. Nous estimons que cette lacune n'existe plus et que notre jeune public saura apprécier ces petites pièces remplies de gaieté et d'esprit.

---

2 volumes in-18 jésus, à **2** francs.

(20 centimes en sus pour le port.)

1er VOLUME

	H.	F.
Notice.		
Retour (le) **de Géronte**, comédie en un acte et en prose.	5	»
École (l') **des valets.** — — —	4	»
Trombolini, mélodrame, — —	4	1
Instruction (l') **de Pierrot**, comédie avec chant, en un acte et en prose	3	1
Valet (le) **doré**, comédie en un acte et en prose	4	1

2e VOLUME

	H.	F.
Princesse (la) **enchantée**, pièce féerique avec chant, en un acte et en prose	3	1
Bâton (le) **de Polichinelle**, pièce fantastique avec chant, en un acte et en prose	2	2
Renseignements (les), comédie en un acte et en prose.	5	1
Roi (le) **Polichinelle**, pièce en un acte et en prose	6	»
Valet (le) **de deux Maîtres**, com. en un acte et en prose.	5	1

Chaque pièce séparée **0.50**

(15 centimes en sus par franc pour le port.)

Nota. — Sauf *La Princesse enchantée,* **toutes ces pièces peuvent être jouées par de jeunes acteurs.**

Imprimerie de Poissy. — LEJAY Fils et LEMORO.

